

NOUVELLES LETTRES PERSANES.

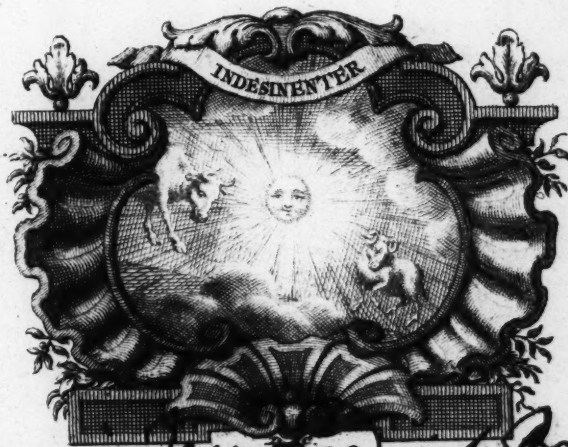
Traduites de l'Anglois.

[de G. Willeston]

*Non ita certandi cupidus, quam propter
Amorem*

Quod te imitari aues

TOME PREMIER.



à Jean Frederick Reclam
A LONDRES,
M. DCC. XXXV.

LETTERS

LIBRARY OF THE



324-53



L' E D I T E U R
A U
L I B R A I R E .

M O N S I E U R ,

IL seroit inutile de vous
informer par quel ac-
cident ces Lettres me
sont tombées entre les
mains , & combien j'ai eu de
peine à venir à bout de les tra-
duire. Je vous dirai seulement,
qu'ayant été long-tems disciple
de feu Mr. *Dadichy* , ce savant
Interprète des Langues Orien-

A

ta-

tales , j'ai acquis assez de con-
noissance du *Persan*, pour pou-
voir en rendre passablement bien
le sens ; quoique je sois obligé
de reconnoître , que ma Traduc-
tion est de beaucoup inférieure
à la *Sublimité Orientale* de l'Ori-
ginal : mais , notre langue n'a
point d'expressions qui puissent at-
teindre à ce Sublime ; & s'il pou-
voit se conserver dans une Ver-
sion , des Lecteurs Anglois ne le
gouteroient guère.

Je prévois bien , que certai-
nes gens soupçonneront , que ces
Lettres sont supposées , par ce
qu'on en a déjà veu de cette es-
pèce tant en *France* qu'en *Angle-
terre*. Mais , quiconque les lira
avec attention sera convaincu ,
qu'elles sont assurément l'Ouvra-
ge d'un Etranger. Les obser-
vations qu'on y trouve sont si
singulières , les pensées si peu
naturelles & amenées de si loin ,
les notions si imparfaites , & ce-
lui

A U L I B R A I R E. 3

lui qui les a écrites entend si mal à tous égards l'heureuse situation où nous nous trouvons, qu'il est presque impossible qu'aucun Anglois en soit l'Auteur. Cependant, comme il y a du plaisir à savoir ce qu'un Etranger pense de nos mœurs & de nos coutumes, quelque extravagante que soit l'idée qu'il s'en fait ; je crois que vous pouvez bien hazarder de publier ces Lettres, d'autant plus qu'il paroît manifestement que l'Auteur est ami de la Liberté, & qu'on doit le supposer plus impartial, que nos Compatriotes ne le sont lorsqu'ils parlent des usages & coutumes de leur País, & de leurs opinions favorites.

C'est grand dommage que ces Lettres ne soient pas dédiées à quelque Seigneur de la Cour, qui, touché de la liberté qui y regne, s'en feroit déclaré le Protecteur, & les auroit forte-

4 L'ÉDITEUR AU LIBRAIRE.
ment recommandées. Mais l'É-
diteur n'ayant pas l'honneur d'en
connoître aucun , il faut qu'elles
se passent de cet avantage , &
qu'elles s'en rapportent à l'équi-
té du Lecteur. Je suis

Monfieur,

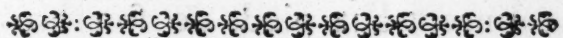
Votre très-humble &c.



N O U.

NOUVELLES
LETTRES
PERSANES,
OU
LETTRES
D'UN PERSAN

Demeurant à Londres,
A SES AMIS A ISPAHAN.



LETTRE I.

Selim à Mirza , à Ispahan.

TU n'ignores pas, mon cher
Mirza , les raisons qui
m'ont porté à quitter notre Pa-
trie, & à venir en Angleterre;
tu en as été cause toi-même en
grande partie. Les relations que

6 N O U V E L L E S

nous recevions de tems en tems de notre Ami *Usbec* des Pais de l'Europe qu'il avoit vûs , nous faisoient souhaitter passionnément de connoitre les autres , & sur-tout cette fameuse Isle dont il ne pouvoit nous donner qu'une idée imparfaite , n'y ayant jamais été.

Ce fut à sa persuasion que nous resolumes d'y aller ensemble ; mais , lorsque nous étions sur le point de partir , les sublimes ordres du *Sophi* notre Maitre te retinrent aux pieds de son thronne sacré.

Quelque repugnance que j'eusse à faire ce voiage sans toi , je me rendis à tes importunités , voulant bien m'exposer à vivre seul parmi des Etrangers , & des Ennemis de la Foi , pour satisfaire la passion que tu as de t'instruire.

Mon voiage a été fort heureux , & je trouve cette Isle digne

LETTRES PERSANES. 7

gne de notre curiosité. Les lettres de recommandation, qu'*Usbec* m'a données pour quelques Anglois qu'il avoit connus à *Paris*, m'ont été très utiles; & j'ai déjà fait de si grands progrès dans la Langue du Païs, que je la parle mieux qu'un grand nombre d'Etrangers que je rencontre tous les jours, & qui y ont demeuré beaucoup plus long-tems que moi.

Je m'appliquerai principalement à connoître le Gouvernement d'*Angleterre*, si différent de celui de *Perse*, & dont *Usbec* a de loin conçu une si haute idée.

Je t'instruirai aussi de ce que je remarquerai de singulier & de bizarre dans les mœurs de ce Peuple; & si j'en puis juger par ce que j'en ai déjà vû, c'est un sujet qu'il ne fera pas facile d'épuiser.

Communique mes Lettres à

Λ 4

Us-

8 NOUVELLES

Uzbek; il t'expliquera les difficultés qui pourront t'arrêter: mais s'il s'y trouvoit des choses qui vous parussent incroyables à tous deux, n'en conclus pas pour cela qu'elles sont fausses. Il y a une si prodigieuse variété dans les coutumes & les raisonnemens des hommes, que ce qui passe dans un País pour un excès de Folie est regardé dans un autre comme le comble de la Sagesse.

De Londres le



LETTRE II.

Selim à Mirza, à Ispahan.

Les Spectacles font le premier objet de la curiosité d'un Etranger. On me mena hier au soir à ce qu'on appelle l'*Opera*.
C'est

LETTRES PERSANES. 9

C'est un Concert de Musique, qui vient d'Italie, & qui est en tout sens étranger à ce País. Ce Concert se fait dans un appartement aussi magnifique que le resplendissant Palais de notre Empereur, & aussi rempli de belles femmes que son Serrail. Elles n'étoient point accompagnées d'Eunuques, mais il y en eut un qui chanta sur le théâtre, & qui par la mollesse de son chant me parut bien plus propre à les guerir de la chasteté qu'à la leur faire conserver. Au lieu d'un habillement convenable à un homme de son espece, il étoit armé de toutes pièces, & s'appelloit *Jules Cesar*. Je demandai qui étoit ce *Jules Cesar*, & si ç'avoit été un fameux Chanteur. On me répondit, que c'étoit un grand Guerrier, qui avoit conquis le Monde entier, & debauché la moitié des femmes de *Rome*.

J'allois témoigner ma surprise

A 5

de

PO N O U V E L L E S

de le voir représenter ainsi, quand j'entendis deux Dames, qui étoient assises auprès de moi, s'écrier en extase, Qu'il est ravissant ! ne l'aimez-vous pas à l'Adoration, Madame ? O Bon Dieu ! dis-je en moi-même, d'où peut venir aux femmes de ce pays cette passion pour les Eunuques ? Il me semble qu'elles n'ont pas disette d'Hommes.

Dans ce moment, j'entendis un homme dire tout haut, que la Musique & les Chanteurs étoient détestables. Ne prenez pas garde à lui, me dit mon Ami : il est du Parti contraire, & ne vient ici que pour épier ce qui se passe.

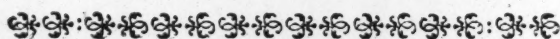
Comment ! repris-je, êtes-vous donc divisés aussi en fait de Musique ? Oui, me répondit-il, c'est une règle parmi nous de ne juger de rien par nos sens ou par notre raison, mais d'écouter, de voir, & de penser, selon
le

LETTRES PERSANES. II.
le Parti dans lequel nous nous
trouvons.

Je me flatte, dis-je, qu'un E-
tranger peut rester neutre ; &
pour vous parler franchement,
il s'en faut bien que votre Musi-
que ne m'inspire un esprit de fac-
tion ; elle m'endormiroit plutôt.
La nôtre, en *Perse*, nous remue
le cœur & les jambes ; mais cel-
le-ci ne me touche nullement.

Imaginés-vous seulement, re-
prit mon Ami, qu'elle soit tou-
chante , & vous en ferés bien-
tôt aussi touché que d'autres.
C'est un secret que vous pouvez
apprendre quand il vous plaira,
avec un peu d'application ; nous
l'avons appris de même, chacun
à notre tour.

A Londres le



L E T T R E III.

Selim à Mirza, à Ispahan.

U NE de mes premières curiosités étoit de voir la manière dont les Anglois célèbrent leurs mariages, il me fallut pour cela aller dans une de leurs Mosquées ; car, chez eux, le mariage est une cérémonie religieuse, & c'est-là peut-être une des raisons pour quoi on le respecte si peu. Il y avoit ce jour-là deux Couples à marier ; le premier étoit un vieux homme & une jeune fille, & le second une vieille femme & un jeune homme.

Je fus surpris d'un assortiment si bizarre, mais l'on me dit que les vieilles gens étoient fort riches, & que les jeunes ne les épousoient que pour leur argent.

De

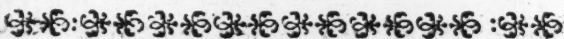
De ces deux mariages, dis-je à mon Ami, j'en ferois un bon. Je donneroîs les deux femmes au jeune homme, qui avec le Bien de l'une feroit honnêtement subsister l'autre, & je destinerois le Vieillard à les garder en guise d'Eunuque.

Pendant la cérémonie, j'observai de près la pauvre jeune fille, & je vis que quoi que sa main fut dans celle du decrepit Sexagenaire, ses yeux & son cœur étoient tournés du côté du jeune Epoux. Celui-ci à son tour lui jettoit des œuillades qui sembloient lui dire, qu'il étoit tout à son service, malgré les engagements solennels où il entroit. Le Prêtre lui même la regardoit d'une manière que l'on eût dit qu'il auroit mieux aimé achever que commencer la Cérémonie; & certes le St. Homme avoit la mine d'être tout aussi propre à l'un qu'à l'autre de ces offices.

J'eus bien de la peine à m'empêcher de rire, lorsque j'entendis chacun de ces Couples faire vœu de s'aimer *toute leur vie.*, comme s'il étoit possible de répondre de son inclination pour un si long-tems : à la vérité, ils pouvoient en bonne conscience promettre de s'aimer à toute éternité aussi bien qu'ils s'aimoient alors.

Je me félicitai d'être né chez un Peuple sensé, où les mariages ont pour but le plaisir, non le profit, & ne subsistent qu'autant que dure l'inclination qui les fait contracter.

De Londres



LE T T R E IV.

Selim à Mirza, à Ispahan.

J'AI été ce matin à un Spectacle fort différent de l'Opera, dont

LETTRES PERSANES. 15

dont je t'ai fait la description. On me dit qu'il est particulier à ce Pais. Les Spectateurs sont dans des galeries qui regnent autour d'un cirque ouvert: il est rempli, non d'Eunuques & de Musiciens, mais de Taureaux, d'Ours, de Chiens, & de Gladiateurs. Le plaisir consiste à voir les Animaux se déchirer, & les Hommes s'écharper l'un l'autre, pour un prix réglé. Je ne pûs m'empêcher d'avoir pitié des pauvres bêtes qu'on forçoit ainsi à s'entredétruire; mais, ces monstres humains, qui versaient le sang d'autrui, & exposaient leur propre vie, sans y être excités ni par rage ni par ressentiment, me parurent indignes de toute compassion. Cependant, je regardois un amusement si extraordinaire comme une preuve du genie guerrier de ce Peuple, & je crus appercevoir dans cette férocité un esprit de liberté.

Un

Un François, qui étoit assis auprès de moi, choqué d'un Spectacle si barbare, dit à l'Ami qui m'avoit mené-là, que le plaisir que les Anglois prenoient à ces Jeux étoit une marque évidente de leur humeur sanguinaire. Mon Ami convint en general, que de pareils passetems ne devroient pas être tolérés dans un Pais civilisé. Mais, un Gentilhomme assis au dessus d'eux leur lança à l'un & l'autre des regards qui marquoient bien qu'il n'étoit pas de leur sentiment. Il avoit une courte perruque noire; il étoit botté, & tenoit à la main un grand fouët qu'il faisoit claquer de toute sa force, par maniere d'applaudissement, lorsque les Gladiateurs se tailladoient bien à son gré. On eut dit à le voir, qu'il fût lui-même de la Profession, ou du moins qu'il eût reçu d'eux une bonne partie de son éducation. La rudesse de son

son Discours repondoit fort bien à celle de sa figure, quoi qu'il ne manquât pas de bon-sens. Monsieur, dit-il en s'adressant à mon Ami, je suppose que vous avez été élevé à la Cour; ainsi, je ne suis pas surpris, que ce spectacle ne soit pas de votre gout. Mais, permettés-moi de vous dire, que s'il venoit ici plus de monde, & qu'il y en eût moins aux Cercles de *St. James*, il n'en seroit que mieux pour notre Isle. Nous sommes, il est vrai, ce que vous appelez un Peuple civilisé; mais il seroit fort à souhaiter, qu'en certaines rencontres nous le fussions moins. A force de polir & d'amollir nos manieres, nous degenerons enfin en Esclaves; & quand nous ne nous plairons plus à voir les gens se battre pour rire, nous craindrons de nous battre tout de bon. Vous autres jolis hommes donnés dans le goût de Rome Moderne,

vous

18 N O U V E L L E S

vous êtes pour les Eunuques & pour les pensions de la Cour; mais moi, je suis du goût de l'ancienne Rome, pour les Gladiateurs, & pour la Liberté. Quant à la barbarie que cet Etranger nous reproche, je pourrois lui nommer un Roi dont sa Nation est très fiere, qui s'est montré bien plus barbare que nous: car il a de gayeté de cœur repandu le sang de plusieurs millions de ses sujets; & il a fait main basse sur tous ses voisins, sans autre raison que celle d'avoir la Gloire d'être reputé le premier Gladiateur de l'Europe.

A Londres.....

--***-***-***-***-***-***-***-***

L E T T R E V.

Selim au Mollack Kouli, un des Ministres du Tombeau à *Medine*.

JE crains qu'il n'y ait en moi de la temerité de t'écrire, très

LETTRES PERSANES. 19

très venerable *Mollack*. Tout ton corps ne frissonnera-t-il pas en recevant une Lettre infectée de l'air de ce Païs impur & profane ? Car, ta sainteté égale celle des Anges qui sont avec toi les Gardiens du sacré Tombeau. Ton Ame est continuellement avec le Prophete, bien audeffus de la poussiere & de la corruption de ce petit bout de Terre. Tu méprises la gloire de ce monde; tu ne songes à surpasser les autres qu'en bonté. Tu es plus humble que le Ver dont tu fais bien que tu dois être un jour rongé. Si l'on t'offroit tout l'or de *Perse*, tu le foulerois à tes pieds. Si le Sultan ton Maitre vouloit te consulter sur ses affaires temporelles, tu lui dirois que toutes tes connoissances se bornent au *Livre de Dieu*, & que ton ame s'y renferme toute entiere. Que te dirai-je donc, divin *Mollack*, qui soit digne d'un
mo-

moment de ton attention? Te parlerai-je des Loix & des Coutumes du Peuple chez lequel je demeure? Non, des Sujets si profanes te distrairoient de tes meditations plus élevées. Je te dirai ce qui doit te plaire d'avantage: insensiblement la véritable Religion s'introduit chez ces Infidèles. Un rayon de lumière, parti du Temple de *Chaaba*, a percé les ténèbres qui les environnoient, & nous fait espérer un plus grand jour. Le précepte le plus difficile de notre Loi est déjà reçu en Angleterre; quantité de gens s'abstiennent de l'Usage du Vin.

Ce Précepte, si souvent violé par les Musulmans, est ici religieusement observé par la Secte des *Beuveurs d'Eau*; & l'on m'assure, que leur nombre s'augmente tous les jours. A la vérité, les Prêtres s'alarment de cette abstinence: ils la regardent
com-

LETTRES PERSANES. 21

comme une pratique qui peut leur devenir dangereuse , & n'ont garde de l'autoriser par leur exemple ; mais , malgré leur obstination , la vérité prévaut , & tu peux t'attendre dans peu à une Conversion generale.

A Londres le



LETTRE VI.

Selim à Mirza , à Ispahan.

PAR les Loix d'Angleterre , quand un Debiteur est insolvable , ses Créanciers peuvent le faire mettre en prison , & l'y laisser toute sa vie , à moins qu'il ne paie jusqu'au dernier sol. La curiosité me mena l'autre jour à l'une de ces prisons. Le cœur me saigne encore , quand je pense aux tristes objets que j'y vis.
En-

22 N O U V E L L E S

Entre les diverses causes de leur infortune, il y en a de si extraordinaires, que je ne saurois m'empêcher de t'en faire part. Un des Prisonniers, qui avoit la plus profonde melancholie peinte sur le visage, me dit, qu'il avoit été à son aise, & avoit long-tems vecu fort heureux, jusqu'à ce que pour ses pechés il avoit fait connoissance avec un Avocat, qui, examinant un jour chez lui de vieux papiers de famille, avoit malheureusement découvert certains Titres, qui lui donnoient droit sur un Bien qu'un de ses Voisins possédoit; que là-dessus il s'étoit laissé persuader de plaider; & qu'après un procès de vingt ans, & des chagrins qui avoient pensé lui faire perdre l'esprit, il se trouvoit qu'il avoit fait la fortune de l'Avocat, & réduit son Voisin à la mendicité: mais, qu'à peine avoit-il eu gain de Cause, que ses Créanciers

s'é-

s'étoient emparez des deux Biens , & l'avoient envoyé en prison y jouir de sa victoire.

A côté de lui étoit un jeune homme, qui avoit beaucoup de feu; ses malheurs ne sembloient point l'avoir abbattu. Il avoit consumé en peu de tems un Bien considerable, en mettant ses affaires entre les mains d'un Procureur, lequel l'avoit jetté dans un si grand labyrinthe d'hypothèques, de Rentes annuelles, & d'Obligations, qu'il ne pouvoit plus s'en tirer. Je le trouvai fort occupé au milieu d'un tas de Livres de Droit, dont il me dit qu'il faisoit son étude, ne doutant point que ce ne fût une voie sûre pour remettre ses affaires en meilleur état qu'elles n'avoient jamais été; car, ajouta-t-il, je sai par ma propre expérience qu'un homme bien, initié dans ces mysteres, ne sauroit être pauvre. Les Terres sont
des

24 N O U V E L L E S

des biens passagers , mais ce métier-là est un fond inépuisable; plus on en tire , plus il rapporte. En disant ces mots , il se mit à lire , & parut souhaiter qu'on ne l'interrompît pas d'avantage.

Un troisième m'apprit , qu'il étoit Citoyen de *Londres* , & qu'il avoit hérité d'un ample patrimoine, mais que , ne le trouvant pas encore suffisant , il avoit épousé une femme fort riche , mais si ingénieuse à lui faire honneur par des Dépenses de gout & d'éclat , qu'en peu de tems elle l'envoia de sa belle Maison , proche de la Cour , dans le vilain endroit où je le voiois logé. Pourquoi , lui dis-je , ne la repudiés-vous pas , voyant qu'elle vous ruineroit par ses extravagances ? Ah ! Monsieur , me répliqua-t-il , que j'aurois été heureux , si j'avois pû la surprendre avec un Galant ; car , alors , les Loix m'eussent autorisé à me défaire

faire d'elle : mais , pour mon malheur , elle étoit aussi vertueuse que laide ; elle n'avoit de passion que le luxe & le jeu. Je ne saurois te dire, *Mirza*, quelle fut ma surprise de voir qu'un homme pût souhaiter de trouver sa femme infidelle , ou qu'il fût obligé de la garder , quoi qu'elle le ruinât , uniquement parce qu'elle ne l'étoit pas.

Un autre me dit, qu'il étoit de bonne famille , & qu'ayant envie de se pousser dans les emplois publics , il avoit dépensé des sommes si considérables pour être élu Membre de Parlement, que quoi qu'il eût assez bien réussi dans ses vues du côté de la Cour, ses appointemens n'étoient pas capables de paier les dettes qu'il avoit contractées ; de sorte que, n'ayant pû se faire élire de nouveau pour la Séance suivante, il avoit perdu en même tems sa place & sa liberté.

Celui, à qui je m'adressai ensuite, passoit pour l'Homme de l'Europe de la plus grande Littérature : il entendoit les Langues Orientales; & me parla en très bon Arabe. Je lui demandai comment il étoit possible, qu'un si savant Homme fût dans l'Indigence, & si toute sa Science n'avoit pû le garantir de la Prison. Monsieur, me répondit-il, c'est cette Science même, qui m'a conduit ici. Plût à Dieu, que mes Parens eussent fait de moi un Savetier! J'aurois appris quelque chose d'utile, & j'eusse pû empêcher ma famille de mourir de faim. Mais, le Monde dont j'ai si souvent lû, & celui dans lequel j'ai vécu, étoient si differens, que la spéculation a fait tout mon malheur.

J'en vis un autre, qui avoit été élevé au Commerce; mais, comme il avoit l'Imagination trop vive pour un Negociant, il
s'é-

s'étoit appliqué à la Poësie ; ce
 qui lui avoit fait négliger ses af-
 faires , & l'avoit réduit à l'état
 où je le trouvai : mais , il m'as-
 sûra , qu'il en sortiroit dans peu ;
 que son heureux emprisonne-
 ment lui ayant procuré du loisir ,
 pour des Etudes plus solides ,
 il avoit renoncé à la Poësie , pour
 s'attacher aux Mathématiques ,
 par le moïen desquelles il avoit
 decouvert la Longitude ; &
 comptoit bientôt obtenir une
 grande Récompense , attachée à
 cette Découverte. Je m'apper-
 çus bien , qu'il n'étoit pas dans
 son bon sens ; & un déränge-
 ment d'esprit si étrange me fit
 compassion. Mais , je fus infi-
 niment plus touché , de voir ,
 dans cet affreux séjour , de pau-
 vres Malheureux , qui y étoient ,
 après avoir perdu leurs Biens
 dans les Fonds Publics ; ou en
 d'autres Projets , que l'Iniquité
 des Hommes n'a que trop mul-

tipliés dans ces derniers tems; leurrant les Simples, de l'espérance d'un grand profit. Juste Ciel! dis-je en moi-même, se peut-il, que, dans un Païs gouverné par des Loix, les Innocens, à qui on enleve frauduleusement tout leur Bien, soient mis en Prison, tandis que les Scelerats, ceux qui les filoutent, sont en pleine Liberté! Je sortis en faisant cette triste Reflexion; & je me souhaitai bien loin d'un lieu, où l'on se joue si indignement de la Justice.

A Londres, le



L E T T R E VII.

Selim à Mirza, à Ispahan.

JE fus l'autre jour dans une Maison où je vis un Spectacle

cle fort étrange à un *Persan*. Il y avoit dans une chambre plusieurs tables , autour desquelles étoient placées des compagnies mêlées d'hommes & de femmes. Ils me parurent tous extrêmement attentifs à des morceaux de papier peint qu'ils tenoient dans leurs mains. Je crus d'abord qu'ils assistoient à quelque cérémonie magique, & que les figures représentées sur ces morceaux de papier étoient une espèce de Talisman ou de Charme. En quoi je fus confirmé par leurs grimaces & leurs contorsions, fort semblables à celles de nos Magiciens lorsqu'ils exercent leur art. Mais, l'Ami, qui m'avoit mené dans cette maison, m'assura qu'ils jouoient , & que c'étoit-là le divertissement favori des personnes de l'un & de l'autre Sexe.

Nous avons, lui repliquai-je, en Perse une toute autre manière de nous divertir avec les fem-

mes. Mais, ce qui me surprend, c'est de ne voir parmi ces gens-ci nul signe d'enjoûment. S'ils sont gais, que ne rient-ils, que ne chantent-ils, que ne dansent-ils ? Si, par leurs regards & par leurs gestes, l'on peut juger de ce qui se passe dans leur ame, la moitié de ces prétendus Joueurs sont prêts à se pendre. Cela se pourroit bien, repartit mon Ami ; car probablement il y en a qui jouent plus qu'ils n'ont vaillant. Comment ! lui dis-je, appelés-vous cela jouer ? Oûi, me repliqua-t-il, ils ne sont contents que quand il y va de tout leur bien. Ces Cartes, que vous leur voies tenir, doivent décider si celui qui est à présent homme de qualité sera un gueux ; ou si celui qui est un gueux, & qui a justement de quoi jouer une nuit, sera homme de qualité.

Ce dernier, dis-je, a raison ; car, il ne risque rien. Mais, quel-
le

le excuse peut-on alleguer en faveur du premier ? Est-ce donc que la Noblesse Angloise fait assez peu de cas du Bien ou de l'Honneur, pour s'exposer à les perdre sans aucune nécessité ? Je ne saurois le croire ; & je m'imaginer, que vos gens de qualité sont généralement sûrs de gagner, & que ceux avec qui ils jouent ont du desavantage.

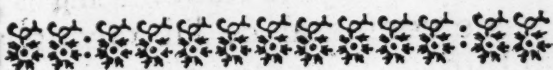
Si la partie, repliqua mon Ami, n'étoit qu'égale, cela seroit assez bien ; mais, leurs Adversaires jouent, pour ainsi dire, à jeu sûr, & ne sont pas si simples que d'y rien donner au hazard. Cela vient sans doute, repris-je, de ce que l'usage du vin est permis dans ce Pais. Si ces Messieurs & ces Dames n'étoient pas pris de cette maudite liqueur, il seroit impossible qu'ils fussent si insensés. Mais, pourquoi le Magistrat ne prend-il pas soin d'eux pendant qu'ils sont dans cette es-

pèce de démençe? Apparamment les Filoux, qui les volent ainsi, sont punis sévèrement.

Helas! me dit-il, le mal qu'ils font n'est pas grand. Leur industrie se borne à tirer avantage du Vice & de la Folie de quelques Particuliers. Mais, il est des Filoux, qui s'enrichissent aux dépens de toute la Nation; qui s'élèvent sur les ruïnes de leur Patrie; qui jouent, non leur argent, mais celui du Public; qui pillent impunément la Veuve & l'Orphelin, le Laboureur & le Négociant. Jusqu'à ce qu'on fasse justice sur ceux-ci, les autres ont droit à l'impunité; & l'on ne doit pas être choqué de voir des Joueurs vivre en Gentilshommes, tandis que des Agioteurs vivent en Princes.

Londres le

LET.



LET TRE VIII.

Selim à Mirza , à Ispahan.

Tu serois étonné, si tu entendois quelques femmes de ce Païs parler d'Amour. Ce qu'elles en disent est aussi ambiguë, que les Idées, qu'elles se font du Paradis. Car, elles excluent les plaisirs des sens, de l'un, comme de l'autre. Mais, quelque satisfaction qu'elles se promettent, dans la vie avenir, des joies chimériques qu'elles y attendent, si les plus raffinées d'entre elles devoient avoir leur Paradis *sur la Terre*; elles *souhaiteroient celui de Mahomet*. J'eus dernièrement un Entretien, sur ce sujet, avec une de ces *Platoniciennes*: car, elles affectent de se donner ce nom. Pour répon-

34 N O U V E L L E S

dre à tous ses jolis Raisonnemens, je me contentai de lui raconter l'Histoire suivante d'une jeune Dame, qui étoit *Platonicienne*, comme elle.

Histoire de LUDOVIC, & d'HONORIE.

La Ville de Genes l'a toujours emporté sur toutes les autres Villes de l'Europe, en raffinement de Galanterie. Rien n'est plus commun, que d'y voir un jeune Homme se déclarer le très-humble Serviteur de quelque Belle, & l'accompagner dans toutes les places publiques, pendant vingt ans, sans jamais lui parler en particulier; ni en recevoir d'autre faveur, que celle d'un regard obligeant, ou, tout au plus, de lui toucher la main. De cette foule de Soupirans, qu'on rencontre dans cette Ville, il n'y en eut jamais
de

LETTRES PERSANES. 35

de plus amoureux, de plus constant, & de plus soumis, que *Ludovico*.

Sa Maitresse *Honorio Grimaldi*, fille unique d'un Sénateur de ce nom, étoit la plus belle personne de son tems, mais aussi, la plus réservée, & la plus modeste. Elle étoit si délicate en fait d'Amour, que, quoi qu'elle ne fût pas insensible aux poursuites de *Ludovico*, elle ne pouvoit se résoudre à l'épouser, parce qu'il lui sembloit que ce seroit l'admettre à des familiaritez incompatibles avec le respect, qu'exige le caractère d'Amant. En vain lui representoit-il la violence de sa passion: elle lui répondoit toujours, que celle, qu'elle avoit pour lui, n'étoit pas moins violente; mais, que c'étoit son esprit qu'elle aimoit, & qu'elle pouvoit en jouir sans être sa femme. Cette réponse desespéroit le pauvre *Ludovico*.

36. N O U V E L L E S

Il ne pouvoit s'empêcher d'admirer de si beaux sentimens, quoi qu'il auroit bien voulu qu'ils eussent été moins rafinez. Il lui ecrivit un jour, là-dessus, une Lettre des plus touchantes: elle y repondit en vers, & dans le stile amoureux le plus sublime; mais, sans lui dire un seul mot, qui tendît à satisfaire son impatience. Enfin, il s'adressa au Père de la Belle; &, pour l'engager à user de son autorité, il lui offrit de l'épouser sans dot. Celui-ci, qui étoit un homme franc & sans façon, reçut avec plaisir sa proposition, & ne fit aucune difficulté de lui promettre un heureux succès. Il tint parole; &, sur le champ, il fut dire à sa fille, qu'elle n'avoit qu'à se préparer à épouser *Ludovico* dès le lendemain, ou à aller dans un Couvent. Cette alternative l'allarma étrangement. Mais, quelque repugnance qu'elle

le

le eut pour le devoir conjugal ; elle sentoit en elle un certain *je ne sai quoi*, qui lui en inspiroit encore davantage pour le Cloître. D'ailleurs, une entiere séparation de son Amant lui paroïsoit, après tout, plus terrible qu'une entiere conjonction. Cependant, elle ne savoit que faire : elle feuilleta tous les Romans qu'elle avoit, pour y trouver quelque expedient, qui pût autoriser l'idée qui lui vint dans l'esprit ; &, après avoir long-tems combattu, elle resolut de se rendre sous condition. Ainsi, elle dit à *Ludovico*, qu'elle consentoit à devenir sa femme, pourvû que ce fût par degrés, & qu'il ne prétendît pas jouir, d'abord après la cérémonie du mariage, de tous les droits & de tous les privilèges d'un Mari ; mais, qu'il laissât à sa pudeur le tems de faire une honnête retraite. Cette capitulation n'é-

toit point du goût du pauvre *Ludovico*. Cependant, plutôt que de manquer sa Belle, il voulut bien s'y soumettre, & avoir cette dernière déférence pour ses caprices. Ils furent donc mariez ; & le Mari se trouva fort heureux d'avoir, au bout d'un mois, la liberté de *baiser sa femme* à la bouche.

Pendant qu'il gagnoit, ainsi, peu à peu du terrain, son Pere mourut, & lui laissa un Bien considerable dans l'Isle de *Corse*. Sa présence y étoit nécessaire ; mais, il ne pouvoit se résoudre, à quitter sa chère *Honorio*. Ainsi, il lui proposa de faire le voyage avec lui : elle y consentit, &, sans perdre de tems, ils s'embarquerent ; *Ludovico* se flattant de l'espérance, qu'à son arrivée il prendroit possession de sa femme & de son Bien tout à la fois. Je ne sai si *Venus*, qu'on dit être née de la Mer, y eut plus de pou-

pouvoir que sur terre, ou si ce fut un effet de la liberté qu'on a d'ordinaire dans les Vaisseaux. Quoi qu'il en soit, il est certain que, pendant le voiage, il eut de plus grandes *privautés* avec *Honorio*, qu'il n'avoit encore osé en prendre : on prétend même, qu'elles étoient de nature à vaincre toute sorte d'obstacles & de scrupules. Mais, tandis qu'il avoit le vent en poupe, & qu'il touchoit presque au port, la fortune, qui prenoit plaisir à le persecuter, leur fit rencontrer un Corsaire d'Afrique, qui mit bien-tôt fin à leur petit badinage en les faisant ses esclaves.

Qui pourroit exprimer l'affliction & le desespoir où un malheur si imprévu jetta ce couple amoureux? *Ludovico* se voioit enlever sa chaste Epouse, au moment que tous ses vœux alloient être accomplis; & *Honorio* avoit lieu

lieu de craindre, qu'elle ne fût tombée en des mains plus téméraires que les siennes, & telles qu'aucune considération ne pût les retenir. Mais, le sacrifice, auquel elle s'attendoit d'être immolée à l'heure même, fut différé jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à *Tunis*. Le Corsaire, la voyant si belle, la jugea digne du *Dey*, à qui il en fit présent, sans se laisser toucher, ni par ses larmes, ni par celles de son Mari. Malheureuse fin de tous ses beaux sentimens, & d'un amour si épuré! N'avoit-elle donc si long-tems, & si obstinément, refusé ses faveurs au tendre & respectueux *Ludovico*, que pour se les voir ravir en un moment par un Barbare, qui ne daigna pas seulement l'en remercier? Mais, laissons-la pour quelque tems dans le ferrail de ce Prince, & voyons ce que devint son Mari après cette cruelle separation.

Le

LETTRES PERSANES. 41

Le Corsaire, voyant qu'il n'étoit propre à aucun emploi mécanique, s'en servit pour enseigner à ses enfans la Musique qu'il entendoit parfaitement bien. Cette occupation lui auroit fait peu de peine, n'eut été le souvenir de sa chère *Honorio*, & l'idée des brutalités où elle étoit exposée. Mais, c'est ce qui lui troubloit continuellement l'esprit, sur-tout quand il se figuroit qu'elle s'étoit peut-être déjà donné la mort, pour ne pas survivre à la perte de ce qui lui étoit mille fois plus précieux que la vie. Mais, pendant qu'il se tourmentoit ainsi pour cette Belle, il ne donnoit pas moins d'inquiétude à une autre. La femme de son Maître, qui avoit eu souvent occasion de le voir de sa fenêtre, en étoit devenue passionnément amoureuse. On sait que les Africaines ne sont pas fort délicates, ni fort retenues, sur cet article.

article. Celle-ci ne se fit aucun scrupule de faire savoir sa passion à *Ludovico*, & de lui envoyer son Esclave favori, pour l'introduire de nuit dans sa chambre. Le pauvre homme auroit bien voulu s'excuser, ne pouvant se résoudre à faire une semblable infidélité à sa chère *Honorio*; mais, l'Esclave lui dit, qu'il étoit un homme mort, s'il refusoit de venir au rendez-vous, parce qu'en Afrique les femmes ne manquoient jamais de venger un pareil refus par le fer ou par le poison. Toute la constance de *Ludovico* ne fut pas à l'épreuve d'une si terrible menace. Il se laissa conduire, à l'heure marquée, dans l'apartement de la belle Africaine, qu'il trouva infiniment plus docile que sa capricieuse Italienne. Mais, au milieu de leurs plus doux plaisirs, ils entendirent le Corsaire à la porte de la chambre. Aussi-tôt notre Amant, tout effraïé,

se

se jetta par la fenêtre ; & comme elle n'étoit pas fort haute , il eut le bonheur d'échapper sans se faire aucun mal. Le Corsaire ne le vit point ; mais , par le desordre où il trouva sa femme , il jugea bien que quelque homme avoit été avec elle. Ses soupçons tombèrent d'abord sur *Ludovico* ; & , quoi qu'il n'eut aucune preuve de la trahison , il résolut de le punir sévèrement , & de lui ôter en même tems tout pouvoir de lui donner à l'avenir le moindre ombrage. Pour cet effet , il commanda à ses Eunuques de le mettre dans l'état où ils étoient eux-mêmes ; ce qu'ils exécutèrent en vrais Turcs , & d'une manière bien plus terrible & plus complète qu'on ne l'a jamais fait en Italie. Mais , le changement , que cette opération produisit en lui , fut si avantageux à sa voix , qu'il devint le plus habile Chanteur de toute l'Afri-

l'Afrique. Il aquit une si grande réputation, que le *Dey* de *Tunis* l'envoia demander à son Maître, & lui donna un emploi dans son ferrail. Il eut alors la liberté de voir sa chere *Honorio*, & une occasion favorable pour s'enfuir avec elle. Dans cette vue, il louä secrètement un Vaisseau prêt à partir quand il voudroit; ne doutant point, qu'il ne la trouvât très disposée à le suivre. Il ne fut pas long-tems sans la voir; & vous pouvés juger de la surprise & de la joie d'*Honorio* à cette première entrevue.

Quoi! s'écria-t-elle toute hors d'elle-même, j'ai le bonheur de vous revoir, mon cher *Ludovico*! Ah! je mourrai de plaisir entre vos bras. Mais, par quel enchantement avés-vous pû entrer ici, & tromper la vigilance de mon Tyran & de ses Gardes?

Mon

Mon habillement doit vous le faire comprendre, lui répondit-il d'un ton de voix beaucoup plus doux qu'elle ny étoit accoutumée. Je me trouve maintenant heureux d'avoir perdu ce que j'ai perdu, puisque cela me fournit les moiens de vous procurer votre Délivrance. Confiez-vous en moi, ma chere *Honorïa*, & je vous arracherai des mains de ce Barbare qui a si peu d'égard à la delicateſſe de vos ſentimens. Vous ſerez désormais plus heureuſe avec moi, que vous ne l'avez été. Je ne vous tourmenterai plus de ces Sollicitations groſſieres, qui vous faiſoient tant de peine. Nous nous aimerons d'un amour pur, comme les Anges; & nous laiſſerons les Plaiſirs ſenſuels au Vulgaire, qui n'en connoit pas de plus relevés. Comment! dit *Honorïa*, vous n'êtes donc plus Homme? Non, lui repliqua-t-il; mais

mais, je vous ai souvent ouï dire, que ce n'étoit que mon esprit que vous aimiés, & je puis vous assurer qu'il est toujours le même. Helas ! reprit elle, je suis fâchée que le mien ait changé. Car, il faut que vous sachiés, que je me suis faite Mahometane, & ma Religion ne me permet point de m'enfuir avec un Mécréant. Mon nouveau Mari m'a initiée dans certain Mystere, qui m'étoit inconnu auparavant, & dans la profession du quel je veux vivre & mourir. Retournez dans votre pais, mon bon Monsieur l'Eunuque : mais, ne pensez pas à m'emmener avec vous ; car, quel besoin avez-vous de femme dans l'état où vous êtes ? Adieu ; ma Conscience ne me permet pas de demeurer plus long-tems avec un Infidèle. Telle fut la fin des Amours de *Ludovico* & d'*Honorio*.

A Londres, le LET-



LETTRÉ IX.

Selim à Mirza, à Ispahan.

J'AI reçu tes Réponses à mes Lettres avec un plaisir, que l'éloignement où je suis de ma Patrie, & de mes Amis, m'a rendu mille fois plus sensible que tu ne saurois l'imaginer. Il me paroît que tu es fort impatient de connoître le Gouvernement Politique de ce Païs, dont je t'ai effectivement promis de te donner quelque Idée. Mais, malgré tous mes soins & toutes mes recherches, je ne saurois encore répondre aux questions que tu me fais, qu'en avouant mon ignorance.

Tu me demandes si les Anglois sont aussi libres à présent, qu'ils l'étoient autre-fois. Les
Gens

Gens de Cour soutiennent hardiment qu'oui; mais, ceux, qui n'y tiennent par aucun endroit, ne cessent de s'alarmer & d'alarmer les autres, comme si leur Liberté étoit en danger. On me dit que le Parlement est un Frein à l'Autorité du Roi; &, cependant, je fai de bonne part, que le seul moien de s'avancer à la Cour, c'est d'avoir une Place en Parlement.

La Chambre des Communes est composée des Représentans de toute la Nation, quoi qu'il y ait plusieurs grandes Villes qui n'y envoient point de Députés, tandis que de méchans Hamieux presque inhabités ont le droit d'y en envoyer deux. Parmi ces Représentans, il s'en trouve qui n'ont jamais vû ceux qu'ils représentent, & d'autres qui sont choisis par le Parlement même, après avoir été rejettez par le Peuple. Tous les Elec-
teurs

LETTRES PERSANES. 49

teurs prêtent serment de ne point vendre leurs suffrages, & cependant il y a plusieurs Candidats qui se ruinent à les acheter. Tout cela me paroît un profond mystère, que je n'entreprendrai pas de t'expliquer.

Tu voudrois savoir si le Commerce est aussi florissant dans ce Païs, qu'autrefois. Certaines gens, que j'ai questionnés là-dessus, disent qu'il est à présent à son plus haut période; & il faut bien que cela soit, car le Luxe est si grand, que je ne conçois pas comment on pourroit soutenir les dépenses excessives auxquelles il engage, sans un commerce immense. Mais il y en a d'autres qui prétendent, que ce Luxe-là même est une preuve de sa décadence; & qui ajoutent, que les fraudes & les malversations qui se commettent dans toutes les Compagnies de Commerce sont un poison se-

C

cret

cret qui le mine insensiblement, & qui le ruïnera enfin tout à fait, si l'on n'y remédie bien-tôt.

Une autre question que tu me fais, c'est si la propriété des Biens est aussi assurée en Angleterre, qu'on le croit généralement. Il est certain que le Roi, avec tout son pouvoir, ne sauroit forcer le moindre de ses sujets à lui céder un pouce de terre. Mais, un fripon de Procureur dépouillera l'homme le plus accredité de tout son Bien, en vertu des Loix mêmes qui ont été établies pour le lui assurer. Les Juges sont incorruptibles, les appels sont libres; &, malgré tous ces avantages, il vaut ordinairement mieux renoncer à son droit, que de plaider pour le défendre.

Voilà, Mirza, des contradictions qui m'étonnent. Dans l'incertitude où elles me jettent, je ne saurois former de jugement

LETTRES PERSANES. SI-
ment solide: je me défie de mes
propres observations, & du
témoignage d'autrui. Peut-être
que le tems, & de meilleures
informations, dissiperont cette
incertitude. Mais, jusques là je
ne dois pas t'en imposer par mes
conjectures, à l'exemple des
Voyageurs Chrétiens dont les
décisions précipitées sont plutôt
une marque de bêtise que de
pénétration.

A Londres, le



LETTRE X.

Selim à Mirza, à Ispahan.

COMME j'entends à présent
assez bien l'Anglois, je fus
hier au soir, avec quelques Amis,
à la Comedie. Le principal Ac-
teur representoit un jeune éveillé,

lé, qui, dans l'espace de trois ou quatre heures, que dura le rôle qu'il jouoit, fait cocus deux ou trois Maris, & débauche autant de Filles. J'avois ouï dire, que le Theatre Anglois étoit trop meurtrier : mais, il est évident, que l'Auteur de cette Pièce avoit beaucoup plus à cœur la propagation, que la destruction, du genre humain.

Un grand nombre de Dames assistoient à cette modeste représentation ; &, quoi qu'elles se couvrissent quelque fois le visage de leurs éventails, sans doute de peur qu'on ne s'apperçût, qu'elles ne rougissent pas, elles paroissent en general fort charmées des exploits héroïques de ce Galant. Il faut avouer, dis-je en moi-même, que ce spectacle a quelque chose de beaucoup plus naturel que l'Opera ; & je ne m'étonne pas, que les Dames y trouvent du plaisir.

Mais

LETTRES PERSANES. 53

Mais, si en *Perse* nous accordions à nos Femmes la liberté d'assister à de pareilles représentations, de quoi nous serviroient nos verroux, nos barres, & nos Eunuques ? Quand nous redoublerions nos soins, & notre jalousie, rien ne pourroit plus les retenir, ni les empêcher de mettre en pratique des Leçons, qu'il y a bien plus de plaisir à suivre, qu'à voir représenter.

De Londres le.....



LETTRE XI.

Selim à Mirza , à Ispahan.

UN Ami me mena dernièrement à une Assemblée de *Beau-Monde*, c'est à dire, des personnes les *mieux faites*, & les plus polies, de l'un & de l'autre

Sexe. La foule y étoit si grande, que les hommes & les femmes, pêle-mêle, s'y pressoient d'une manière, qui paroissoit fort extraordinaire à des yeux Orientaux comme les miens. J'y remarquai, entre-autres, un jeune homme, & une jeune femme fort belle, assis auprès d'une fenêtre; & se parlant à l'oreille avec tant d'empressement, que ni le grand bruit qu'on faisoit dans la chambre, ni le monde qui entroit & sortoit continuellement, & qui les pouffoit en passant, n'étoient capables de leur causer la moindre interruption. Ils se regardoient d'un air si passionné, & la Dame, sur-tout, avoit dans les yeux quelque chose de si tendre, & de si lubrique, que je m'attendois à tout moment, qu'ils se retireroient pour satisfaire leur mutuelle impatience, d'une manière, que la liberté même qui regne en Europe

rope ne sauroit permettre dans un lieu si public. Je les fis remarquer à mon Ami, & je lui demandai, combien de tems il y avoit qu'ils étoient mariez. Il sourit de ma méprise, & me dit, qu'ils n'étoient pas mariez; qu'à la verité, la Dame avoit épousé, il y avoit environ dix & huit mois, un homme qu'il me montra à quelque distance; mais, que le Cavalier étoit un homme de qualité, qui n'étoit pas marié, mais qui faisoit métier de séduire les femmes des autres, & qui avoit depuis peu entrepris celle-ci, qui jusqu'alors n'avoit point fait parler d'elle, son mariage aiant été un mariage de pure inclination.

A ce discours, je ne pus m'empêcher de demander à mon Ami, s'il y avoit quelque Séminaire, quelque fondation publique, pour élever les jeunes gens de qualité dans cette honnête

profession, & s'ils pouvoient l'exercer sans aucune opposition de la part des Maris. Je vais, me repondit-il, vous mettre au fait de tout cela. A la verité, il n'y a point ici d'Academie fondée dans une semblable vuë; mais, l'éducation que les personnes du premier rang donnent pour l'ordinaire à leurs enfans, les rendant incapables de s'appliquer à aucune profession digne d'eux, les forme insensiblement à celle-ci. Car, de peur de les éloigner de la Galanterie, en les appliquant à des études plus sérieuses, & moins réjouissantes, on se contente de leur donner une légère teinture des Belles-Lettres : mais, on prend grand soin de les instruire dans tout ce qui peut leur donner place parmi le beau monde, comme la manière de s'ajuster, la Musique, la Dance, le Jeu, &c. D'où il arrive, que, lorsqu'ils
sont

font venus à l'âge d'Hommes-faits, ils préfèrent à toute autre chose la conversation libre & enjouée du beau Sexe, dont ils sont toujours parfaitement bien reçus. Pour les Maris, ce sont les gens du monde les plus commodes, qui vivent même d'ordinaire très bien avec ceux qui leur destinent l'honneur du Coeuage. Comme le mariage est ici un engagement perpétuel, quoi que les causes, qui le font contracter, soient de courte durée, les plus raisonnables sont bien aises de trouver quelque Ami, qui partage avec eux l'ennui d'une si longue sujettion. Chacun se marie par intérêt, ou par amour. Dans le premier cas, le Mari prend possession du Bien en même tems que de la Femme : de sorte qu'ayant eu d'elle tout ce qu'il souhaittoit, il consent volontiers, qu'elle ait ce qu'elle souhaite de tout au-

tre que de lui. Il a la paix dans sa maison, & ne craint aucun reproche. Dans le second cas, l'Amour du Mari se refroidit bien-tôt, par une possession tranquille & non interrompue. Son avidité est bien-tôt satisfaite: il a pris des plaisirs jusqu'à satiété; il est honteux de son dégoût, ou du moins de son indifférence, après tous ses premiers transports; & , pour se raccommo-der avec une femme irritée d'une froideur si peu attendue, il accepte avec plaisir la médiation d'un Amant.

Il y a bien quelques exceptions à faire: on voit des Maris, qui, préférant un faux point d'honneur, hors de mode, au repos de leur Maison, troublent les plaisirs de leurs femmes; mais ils sont en très petit nombre, & on les regarde de très-mauvais œil.

Je remerciai mon Ami de m'a-
voir

LETTRES PERSANES. 59
voir expliqué une œconomie si
extraordinaire. Mais, je ne pus
m'empêcher de lui dire, qu'il me
paroissoit beaucoup plus raison-
nable d'avoir, à la manière des
Persans, plusieurs femmes sous
la garde d'un seul Eunuque,
que de n'en avoir qu'une seule
sous la garde de plusieurs Amans.

A Londres le



LETTRE XII.

Selim à Mirza, à Ispahan.

Nous avons souvent lû en-
semble, & admiré, la peti-
te Histoire des *Troglodites*, nar-
rée par notre Compatriote *Uf-
bec*, avec ce tour spirituel, qui
est particulier à ses Ecrits (a).

C 6

Quel-

(a) Voiés les *Lettres Persanes*, Vol.
I. Let. VIII, IX, X, XI,

Quelque incapable que je sois d'imiter un si excellent Auteur, j'ai dessein, en continuant cette Histoire, de te faire voir de quelle manière le Bonheur primitif de la Société a été renversé, & comment les hommes sont devenus plus méchans, & plus malheureux, sous des Loix, qu'ils ne l'étoient dans l'état de pure Nature.

Continuation de l'Histoire des
TROGLODITES.

LES Troglodites furent si touchés de la vertu de ce venerable Vieillard, qui refusoit la Couronne qu'ils venoient de lui offrir, qu'ils resolurent de vivre sans Roi. L'amour du bien public étoit si fort en chacun d'eux, qu'il n'étoit pas besoin d'autorité pour les tenir dans le devoir. La Loi de la Nature étoit gravée dans leur cœur, elle régloit toutes

LETTRES PERSANES. 61

tes leurs actions , & c'étoit de sa seule observation , qu'ils faisoient dépendre toute leur félicité. Mais, le bonheur le plus parfait sur la Terre est sujet à de continuels revers. Les Barbares, qu'ils avoient défaits peu de tems auparavant , animés d'un desir de vengeance , les attaquèrent de nouveau avec de plus grandes forces. Ils les surprirent, enlevèrent leurs troupeaux, brûlerent leurs Maisons , & firent leurs femmes prisonnières. Tout fut dès lors en confusion, & le défaut d'ordre les mit hors d'état de se défendre. Ils virent bien-tôt la nécessité d'obéir à un Chef: & , comme la triste situation où ils étoient réduits demandoit de la vigueur & du courage , ils jettèrent les yeux sur un jeune homme d'une valeur distinguée , & le mirent à leur tête. Ce jeune homme les mena à l'ennemi, avec tant d'intre-

pidité & de prudence , qu'il le força bientôt à se retirer , & à abandonner tout le butin.

En revenant de cette Victoire , les *Troglodites* joncherent tout le chemin de fleurs devant lui ; & , pour récompenser le service qu'il leur avoit rendu , ils lui firent présent de la plus belle de leurs Vierges , qu'il avoit délivrées de captivité. Il accepta leur présent : mais , enflé de sa bonne fortune , & prenant goût à commander , il leur conseilla de chercher à se dédommager des pertes qu'ils avoient faites , en portant la guerre dans le païs de leurs Ennemis , qui seroient , disoit-il , incapables de résister à leurs armes victorieuses. Comme ils se trouvoient assez disposés à punir un peuple si injuste , ils approuvèrent avec plaisir cette proposition. Mais , un vieux Troglodite , se levant au milieu de l'Assemblée , tâcha de leur inf-

inspirer des sentimens plus moderés. „ Les Dieux, dit-il,
„ nous ont donné la force de
„ repousser nos Ennemis, qui
„ ont païé chèrement l'insulte
„ qu'il nous ont faite. Quel plus
„ grand avantage pouvez-vous
„ souhaiter de retirer de votre
„ victoire, que la paix & la
„ sureté pour vous mêmes, le
„ repentir & la honte pour
„ ceux qui ont voulu envahir
„ vos terres? On vous propose
„ de vous jeter sur eux, à vo-
„ tre tour, & l'on vous dit
„ qu'il vous fera facile de vous
„ en rendre les Maitres. Mais,
„ à quoi bon les subjuger, puis
„ qu'ils ne sont plus en état
„ de vous nuire? Voulés-vous
„ les tyranniser? Prenés gar-
„ de, qu'en apprenant à deve-
„ nir tyrans, vous n'appreniés
„ aussi à devenir esclaves. Si
„ vous connoissiés, comme
„ vous devriés, tout le prix de
„ la

„ la Liberté, vous n'en vou-
 „ dries jamais priver des gens,
 „ qui, quelque injustes qu'ils
 „ soient, sont après tout des
 „ hommes aussi bien que vous,
 „ & ne doivent pas être oppri-
 „ més.

Les Troglodites, de l'hu-
 meur dont ils étoient alors, ne
 firent aucune attention à cette
 sage remontrance. La vuë des
 desolations, causées par l'irrup-
 tion de leurs Ennemis, les fit
 resoudre d'en tirer une vengean-
 ce éclatante. D'ailleurs, ils
 avoient pris du goût pour la
 guerre, & les jeunes gens sur-
 tout souhaitoient passionnément
 d'avoir une nouvelle occasion
 de signaler leur Valeur. On
 donna donc au General un pou-
 voir encore plus ample qu'il ne
 l'avoit eu, & l'on se mit en cam-
 pagne. Le succès répondit à
 ses promesses, car en peu de
 tems il subjugua toutes les Na-
 tions.

LETTRES PERSANES. 65

tions qui s'étoient liguées contre les Troglodites. Sa bravoure lui gagna si bien les cœurs de ce Peuple reconnoissant, qu'ils le choisirent unanimement pour leur Roi, sans mettre aucune borne à son autorité. L'Innocence de leurs mœurs ne leur permettoit pas seulement de soupçonner, qu'il pût abuser du pouvoir qu'on lui confioit d'une maniere si genereuse; & ils jugèrent, que, puisque la vertu étoit sur le trône, le Gouvernement le plus absolu ne pouvoit qu'être le meilleur.

A Londres, le.....



LET-



L E T T R E X I I I.

Selim à Mirza , à Ispahan.

LE premier acte d'autorité du nouveau Roi fut de disposer des terres conquises. Il en prit une portion pour lui par le consentement general du peuple, & il partagea le reste entre ceux qui avoient le plus contribué à ses victoires. Dès lors, l'inégalité des conditions s'introduisit parmi les Troglodites: les uns devinrent riches; & les autres, se comparant avec eux, se trouvèrent aussi-tôt pauvres. De cette source funeste naquirent une infinité de maux, l'Orgueil, l'Envie, l'Avarice, le Mécontentement, & une Dépravation universelle. On n'entendoit parler que de violences;
les

les plus forts empiétoient sur les terres des plus foibles, & refusoient de se soumettre aux décisions de l'ancienne Coutume, ou aux règles de la Justice naturelle. Il n'étoit plus sûr de laisser aux Particuliers à juger des differens qui survenoient; il falloit necessairement établir des Loix fixes pour cela. Toute la Nation s'adressa donc enfin au Prince pour faire ces Loix, & pour veiller à leur execution. Mais le Prince, encojeune, & sans experience dans les affaires, fut obligé d'avoir recours aux plus vieux & aux plus sages de ses sujets, dont les lumières pussent le mettre en état de remplir une tâche si pénible. Il ne s'étoit pas encore assez oublié dans sa nouvelle dignité, pour s'imaginer qu'il pût suffire à tout, ou qu'on l'eut placé sur le throne pour gouverner à sa fantaisie.

Ainsi

Ainsi, son plus grand soin fut de se choisir des personnes qui par leur habileté & leurs conseils suppléeroient à son peu d'expérience.

De cette manière, l'on vit se former un Senat, qui, conjointement avec le Roi, exerçoit le pouvoir législatif, auquel le peuple se soumit librement, en donnant son consentement aux Loix qui en émanèrent, ou qui en émaneroient dans la suite.

A Londres, le.....



L E T T R E X I V.

Selim à Mirza, à Ispahan.

L'ETABLISSEMENT des Loix, chez les Troglodites, produisit ce mauvais effet inévitable, qu'ils commencèrent à se per-

persuader, que tout ce que ces Loix ne condamnoient pas expressément étoit juste & *legitime*. On eut dit que les motifs naturels à la pratique de la vertu avoient disparu, pour faire place aux motifs extérieurs de l'autorité humaine, & que le vice n'étoit pas regardé comme un mal de sa nature, mais comme un bien défendu par les Loix du Païs.

Un Troglodite disoit un jour en lui même: „ J'ai abusé de la
„ simplicité de mon Voisin dans
„ un Marché que nous avons
„ fait ensemble. Il peut bien
„ m'en faire des reproches, mais
„ il ne sauroit m'en punir; car
„ les Loix me permettent de
„ le voler, pourvû que ce soit
„ de son consentement.

Un autre, à qui l'on demandoit une somme d'argent qu'un Ami lui avoit prêtée quelques années auparavant, répondit
sans

sans s'émouvoir, „ Avés-vous
 „ quelque reconnoissance à pro-
 „ duire?

On sollicitoit un troisiéme de
 remettre à son Locataire une
 partie de ce qu'il lui devoit, en
 considération de sa pauvreté où
 des malheurs imprévus l'avoient
 réduit en peu de tems. „ Ne
 „ voies-vous pas, repliqua-t-il,
 „ qu'il lui en reste encore assez
 „ pour entretenir sa famille?
 „ En la laissant mourir de faim,
 „ il trouvera moien de me païer;
 „ & c'est à quoi les Loix l'o-
 „ bligent.

Ainsi, le cœur des Troglodi-
 tes s'endurcit à un point inex-
 primable; mais, ce ne fut pas
 là tout le mal. Les Loix étoient
 d'abord en petit nombre, & si
 claires, qu'il n'y avoit personne
 qui ne pût les entendre, &
 plaider sa propre cause sans A-
 vocat.

Cependant, on trouva par ex-
 pé-

périence, qu'elles étoient sujettes à des inconveniens. Elles étoient trop vagues, & conçues en termes trop généraux; elles laissoient trop à l'équité des Juges, elles n'avoient pas pourvû à un grand nombre de cas particuliers. Ainsi, l'on proposa dans le grand Conseil de la Nation de spécifier ces divers cas, d'astreindre les Juges à de certaines formalités, d'expliquer, de corriger, d'étendre, ou d'annuller tout ce qui paroîtroit susceptible de différentes interpretations, ou d'une interpretation douteuse. Dans le tems qu'on agitoit cette affaire, un vieux Sénateur se leva, & parla en ces termes:

„ Vous voulés, ô Troglodites, reformer vos Loix; mais
 „ sâchés, qu'en les multipliant,
 „ vous multiplierés certainement les Abus. Chaque nouvelle explication produira
 „ une

„ une nouvelle objection, jus-
 „ qu'à ce qu'enfin les principes
 „ mêmes, sur les quels elles é-
 „ toient originairement fondées,
 „ seront renversés & dispa-
 „ roîtront pour toujours. Le
 „ Peuple peut être très bien
 „ gouverné à la faveur de quel-
 „ ques Loix que ce soient, dès-
 „ là qu'elles sont établies par un
 „ ancien usage. Outre qu'on
 „ les connoit & qu'on les en-
 „ tend, elles ont un caractère
 „ de sainteté, qui les rend res-
 „ pectables, & qui en impose
 „ l'observation ; mais, chaque
 „ changement qu'on y fera,
 „ étant une preuve de leur de-
 „ fectuosité, ne peut manquer
 „ de diminuer la vénération qui
 „ leur est due, par la quel-
 „ le seule elles peuvent être
 „ efficacement maintenues. Si
 „ une fois l'on se sert de sub-
 „ tilités & de distinctions pour
 „ établir le Droit, on s'en ser-
 „ vira

LETTRES PERSANES. 73

„ vira également pour l'éluder ;
„ & si l'on fait de la justice
„ une science , l'on fera bien-tôt
„ métier de l'injustice.

A Londres le



LETTRE XV.

Selim à Mirza , à Ispahan.

C E que le bon Vieillard a-
voit dit arriva de point
en point. Les Loix furent
expliquées d'une manière contra-
dictoire & rédigées sans ordre.
Bien-tôt personne ne fût plus
ce qui lui appartenait de droit,
ou ce qui ne lui appartenait pas.
Un certain nombre de Troglo-
dites entreprirent de le décou-
vrir pour les autres. Mais , ce
n'étoit rien moins que par un
principe de charité : il falloit

D

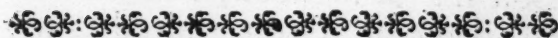
paier

païer une certaine somme, pour avoir leur opinion; &, quoi qu'elle se trouvât souvent fausse, ils ne rendoient jamais l'argent qu'on leur avoit donné. Cet établissement une fois fait, il arriva que des Causes, qui auparavant étoient expédiées en une demi-heure, duroient un demi-siècle. Il y avoit trois Cours de Judicature placées l'une au dessus de l'autre. Sur la Porte de la plus basse étoit écrit ce mot, JUSTICE; sur la seconde, ÉQUITÉ; & sur la plus haute, BON-SENS. Ces Cours ne dépendoient point les unes des autres, & la manière de procéder y étoit toute différente. Si un homme avoit quelque chose à faire décider dans la plus haute, il falloit qu'il passât premièrement par les deux plus basses; & les procédures en étoient si ennuyeuses, que peu de personnes pouvoient en soutenir la

LETTRES PERSANES. 75

la fatigue ou la dépense. Mais, il y avoit une chose bien plus étrange encore, c'est qu'il étoit très rare de trouver des gens qui pussent lire les Titres en vertu des quels ils possédoient leurs Biens. Tels furent les raffinemens des Troglodites, lorsqu'ayant renoncé à leur première simplicité, ils se perdirent dans le labyrinthe de leurs propres imaginations.

A Londres le



LETTRE XVI.

Selim à Mirza, à Ispahan.

JUSQU'ALORS, la Religion des Troglodites avoit été aussi simple que leurs mœurs. Ils aimoient les Dieux comme les Auteurs de leur félicité : ils les craignoient comme les ven-

geurs de l'injustice ; & ils tâchoient de leur plaire par la pratique de la vertu. Mais, aiant degeneré de leur ancienne innocence , il n'étoit pas possible que leur Religion se conservât long-tems pure. La superstition s'y glissa bientôt , & acheva de corrompre ce malheureux peuple. Leur premier Roi qui avoit été un Conquerant , & un Legislateur tout ensemble , mourut veneré & regretté de ses Sujets. Son fils lui succeda, non en vertu d'aucun Droit héréditaire : mais par le choix libre du Peuple , qui aimoit une famille , qui lui avoit rendu de si grands Services. Comme le jeune Roi fut persuadé, qu'il ne devoit sa couronne , qu'à la veneration , que les Troglodites avoient pour la mémoire de son Père , il mit tout en œuvre pour augmenter autant qu'il étoit possible cette veneration. Il lui érigea un

Tom-

Tombeau , autour duquel il fit planter des Lauriers , & il ordonna qu'on chantât solennellement des Vers à sa Louange. Quand il vit , que le peuple applaudissoit à ces honneurs , il crut qu'il pouvoit aller plus loin. Il fit proposer dans le Senat de mettre le Monarque défunt au rang des Dieux , à l'exemple de plusieurs Nations voisines , qui avoient honoré leurs Rois de la même maniere. Les Senateurs étoient devenus trop bons Courtisâns , pour ne pas donner tête baissée dans cet excès de flatterie ; d'autant plus , que leur honneur étoit intéressé à relever la gloire du Fondateur de leur Compagnie : & le peuple crut bonnement que les Vertus , qui lui avoient mérité le titre de Protecteur & de Père de la Patrie , lui donnoient un juste droit à la Déification.

Mais , de peur que leur dé-

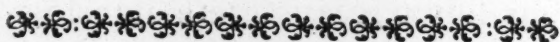
votion ne se refroidit avec le tems, le Roi jugea prudemment qu'il étoit nécessaire d'établir un Ordre de gens, qui fussent toujours entretenus aux dépens du Public, & dont toute l'occupation fût de servir l'Idole qu'il alloit élever, & d'entretenir le zèle de ses adorateurs.

On ne sauroit concevoir les mauvais effets, que cet Etablissement produisit.

D'abord, les Troglodites se *laissèrent prévenir de la pensée*, que la faveur des Dieux pouvoit s'aquerir par de riches donations; ou que leur Gloire étoit intéressée dans la grandeur & l'autorité mondaine de leurs Prêtres. Un Temple, disoient ces Prêtres au pauvre peuple, est comme le Palais d'un Roi: il faut que vous presentiez vos Requêtes par l'entremise des Ministres; autrement, elles ne seront point reçues. Les Troglodi-

dites, qui se ressouvenoient que leur Divinité avoit été autrefois un Roi, trouvoient cette Doctrine assez plausible; & les Prêtres, établissant leur autorité sur ce fondement, devinrent bientôt absolus. Mais, afin que leur comparaison entre le Temple & un Palais parût encore plus juste, ils inventerent un grand nombre de Cérémonies pompeuses, & des habillemens magnifiques, qu'ils faisoient regarder comme essentiels à sa Sainteté. Les femmes, sur-tout, se laisserent prendre par cet éclat superstitieux, & firent paroître incomparablement plus de zèle que les hommes pour tout l'extérieur de la Religion. Ainsi, la dévotion des Troglodites dégénéra en pure formalité; de manière, que l'on ne pouvoit plus dire, qu'un homme étoit fort vertueux, parce qu'il étoit fort dévot.

A Londres le



L E T T R E X V I I .

Selim à Mirza, à Ispahan.

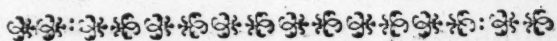
GRACE à l'artifice des Prêtres, la Superstition du Peuple alla tous les jours en croissant ; & rien ne parut intéresser moins la Religion, que la pratique de la vertu. Il devint ordinaire d'entendre dire à un *Troglodite* : „ Je pillerai le Public & „ les Particuliers, & j'en serai „ quitte envers Dieu, pour „ quelque part du butin. „ Un autre tranquillisoit sa Conscience, en se disant à lui-même, „ Je suis, à la vérité, un très „ indigne mortel, & j'ai payé „ mon Bienfaiteur de noire ingratitude. Mais aussi, l'on me „ voit à toutes les Processions, „ & j'ai fait trois fois le tour de „ l'E-

l'Eglise à genoux. „ Un troisième confessoit au Prêtre, qu'il avoit depouillé de tout son bien un Pupille. „ Donnez en la moitié à notre Ordre, *repondit le Confesseur*, & nous vous donnerons sur le reste un droit légitime. „

Le desordre, allé si loin, ne s'y borna pas. De la Religion réduite à de pures Minucies, on en vint à disputer sur le prix de ces riens. La question de la préférence troubla toute la Société. Cette querelle fut l'Ouvrage des Prêtres, qui entreprirent de définir ce qui étoit le plus agréable à leur Dieu; & qui dans ces définitions parlerent différemment, selon leur passions, ou selon leur intérêt. Quelque mince que le sujet en pût être, il n'y avoit point de Dispute semblable, qui n'allât aux extrêmes. On ne s'embarassoit point de la conduite des gens; mais, on examinoit

leurs sentimens à toute rigueur ; & malheur à celui , qui ne pensoit pas comme le Parti dominant. Qui que ce soit n'auroit pu dire , pourquoi il étoit d'un avis plutôt que de l'autre : n'importe , la diversité des Avis étoit un crime irremissible. Un vieux *Troglodite* entreprit d'arrêter cette dévote fureur , & dit un jour à ses Compatriotes , que leurs Ancêtres , quoique plus honnêtes gens , ignoroient les Disputes de Religion , & que l'union des Cœurs , qui est la seule que leurs Dieux demandent , étoit aussi la seule qui entrât dans leur Culte. Savez-vous ce que gagna ce bon Homme à son Exhortation ? Toutes les Sectes se réunirent à le traiter d'Athée ; & l'obligerent , après mille Persecutions , à se réfugier dans une Terre étrangère.

De Londres le L.E.T.



LETTRE XVIII.

Selim à Mirza , à Ispahan.

LA Cour contribua beaucoup plus à cette grande autorité des Prêtres , parmi les *Troglo-dites*, que l'on ne s'en aperçut d'abord, ou que l'on ne s'y attendoit. La nature même de leur Profession les attachoit à la Couronne. Leur Institution primitive avoit pour objet le Culte d'un Roi mis au nombre des Dieux : il n'y avoit donc qu'un pas à faire, pour donner de la Divinité au Monarque vivant. Ils firent ce pas. Ils prêchèrent, avec une chaleur incroyable, que la Maison regnante étoit toute *Divine* ; qu'elle avoit été élevée au Throne , non par la bienveillance du Peuple , mais

D 6

par

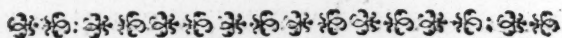
par les droits naturels de sa prééminence ; que résister au bon plaisir du Prince, c'étoit résister à Dieu ; & que tous les Sujets ne tenoient la Vie & les Biens, que de la grace du Souverain, & qu'à sa volonté. En conséquence de ce Systême, *Sa Majesté Sacrée* ne se régla plus que sur son bon plaisir. Il étoit d'une humeur guerrière, & il lui prit envie d'étendre ses Etats. Il leva une puissante Armée, & se jetta sur ses Voisins, sans le moindre prétexte.

Les *Troglodites* ne pouvoient rien gagner à cette guerre. Ils s'y épuisèrent néanmoins, pour contenter l'Ambition de leur Prince. Les succès du Tyran le rendirent plus fier, comme plus redoutable. L'habitude au sang & au pillage augmenta la dureté & la férocité, qui lui étoient naturelles. Ses Peuples en gémirent : mais, éblouis de la

LETTRES PERSANES. 85

la gloire de ses Armes, & prevenus de sa divinité, c'étoit peu de le craindre, ils le servoient même avec zèle. Enfin, les Dieux ne voulurent plus souffrir, qu'il tourmentât le Genre Humain. Plusieurs Nations, unies contre cet Ennemi commun, le firent périr avec une grande partie de son Armée. Contentes d'avoir puni l'injuste Auteur de la Guerre, elles offrirent la Paix aux *Troglodites*, en leur imposant, pour toute condition, de rendre tout ce qu'ils avoient enlevé aux Voisins. Ce Peuple, humilié par ses disgrâces, sacrifia volontiers ses Conquêtes à l'intérêt de son propre repos.

A Londres le



L E T T R E XIX.

Selim à Mirza , à Ispahan.

EN vertu d'un nouveau Systême , que l'on nomma le Droit Héréditaire , le troisième Roi succeda dans le Thrône à son Pere. On vit aussi tôt changer tout l'esprit du Gouvernement. Le Monarque étoit jeune ; il aimoit les plaisirs : il étoit ennemi de la peine. D'ailleurs , on l'avoit élevé à porter fort haut les Droits de la Couronne , & à s'embarasser peu des Sujets. Porté naturellement à la Bigoterie , il donna par cet endroit prise , sur lui , aux Prêtres , qui regnerent par le Fils , comme le Pere avoit regné par eux. Le Peuple , entraîné par l'exemple du Prince , se fit aussi un goût
tout.

tout nouveau. Les manieres y devinrent plus douces & plus polies. La jeunesse s'y mit en train de voir les Pais étrangers. On l'envoyoit en *Perse*. Elle en rapporta de nouvelles Modes, de nouveaux raffinemens sur les plaisirs, de nouvelles impertinences, & de nouveaux vices. Le luxe, introduit par ces Voyageurs, & le fruit le plus réel de leurs voyages, se repandit, comme un mal contagieux, sur tout le Pais. Chaque jour y produisoit mille besoins, dont la Nature ne s'appercevoit pas, ou qu'elle ne pouvoit contenter. Il s'ensuivit mille chagrins, qui étoient aussi peu naturels, que les plaisirs d'où ils tiroient leur naissance. Les Esprits s'étant amollis de la sorte, les Corps devinrent aussi plus mous. On trouva que l'Été étoit trop chaud, & l'Hiver trop froid. On perdit l'usage des pieds, & l'on

l'on se fit porter sur les épaules des Esclaves. Les Femmes mariées accouchèrent avec plus de travail, & se sentirent même trop délicates, pour nourrir leur propres Enfans. La Beauté passa plus vite qu'auparavant, & l'on recourut vainement à l'Artifice, pour en prolonger la durée. L'Intemperance produisit un grand nombre de maladies autrefois inconnuës. Il n'y avoit point de Medeeins dans le Pais: il fallut en faire venir du dehors. Ils vinrent, &, grace à leurs soins, les *Troglodites*, qui faisoient déjà de grandes dépenses à vivre, apprirent le secret d'en faire de plus grandes encore à mourir.

Tel fut l'état de ces Peuples, lors qu'à la faveur d'une longue Paix, ils eurent goûté les douceurs de l'Abondance, & se furent *polis*.

De Londres

LET.



LETTRE XX.

Selim à Mirza, à Ispahan.

Les anciens *Troglodites*, trop occupés de la vie active, n'avoient pas eu le loisir de se jeter dans la contemplative. Ils entendoient bien la Mécanique, & l'Agriculture ; parce que ces connoissances étoient les seules qui leur fussent utiles. Aux heures de leur récréation, ils s'amusoient à la Poësie, pour chanter la louange des Dieux, les Vertus de leurs Heros, ou leurs propres Amours. Leur imagination étoit belle & riante. On le vit au grand nombre de Fables ingénieuses, qu'ils inventerent, & qui toutes servoient d'enveloppe à quelque leçon importante. Quant à l'Histoire, leur

leur Curiosité se bornoit à la Tradition de leurs Vieillards, ne croyant pas même, qu'il fût possible de parvenir à la Certitude Historique des Faits qu'aucun Vivant ne pouvoit plus attester. Les choses changerent à cet égard avec le Gouvernement & les Manieres. Plusieurs Personnes se retirèrent entierement hors du monde, & sous couleur de meditation & d'étude ne furent plus qu'à charge à leurs Familles, & à leur Patrie. Il y en eut de ceux-ci, qui, de peur de trop promettre, se bornerent à donner l'explication de tous les Ressorts de la Nature, & à rendre raison de tous ses Effets. Mais, il y en eut d'autres qui laisserent toute la Nature à leurs pieds, & ne daignerent s'entretenir que du Monde intelligent, & des Facultez spirituelles. On en vit même, qui se firent un metier de

de montrer l'Art de raisonner, & trouverent des Argumens pour mettre le Sens-commun en défaut. Tous ces gens-là se firent appeller Philosophes. On les reconnoissoit à certain air décontenancé, où il entroit beaucoup de présomption. Pour se distinguer du Vulgaire, ils étoient fort attentifs à ne rien faire, & à ne rien dire, comme le reste des Hommes. Ils vous faisoient Leçon sur tous les Mouvemens du Soleil; mais, ils ne furent jamais quelle heure il étoit.

Ce tour d'esprit leur donnoit un grand ridicule. Ils sentirent eux mêmes, que cela ne pouvoit être autrement; aussi prirent-ils le parti de paroître peu dans le monde. L'amour-propre les en dedommagea. Ils s'imaginèrent qu'il n'y avoit de parfait Merite que chez eux, & regarderent du haut en bas les

les plus grands Generaux, & les plus habiles Ministres. A force de se vanter eux-mêmes, ils en imposèrent aux autres; & l'Illusion alla si loin en leur faveur, qu'on leur confioit par preference l'education des Enfans. Quelqu'un proposa même dans le Conseil du Roi de fonder, & de bien renter, une Academie de Philosophes, pour entretenir & pour cultiver les Sciences. Un des Conseillers, Homme qui pensoit mieux qu'il ne parloit, trouva cette Proposition fort mauvaise, & fut le seul qui en marqua son mécontentement. S'il s'agissoit, dit-il, de bâtir un Hopital pour des Laboureurs accablés de Vieillesse, ou pour des Manufacturiers reduits à la Misere, j'approuverois de tout mon cœur un dessein qui auroit pour but d'animer & de favoriser l'industrie. Mais, il me semble
que

que ce que l'on nous demande doit operer un effet tout contraire, & ne tend qu'à ôter le pain aux fujets les plus utiles de l'Etat, pour engraisser les plus inutiles. Pourroit-on bien me dire le service qu'ont rendu au Public les gens que l'on nous recommande ? Ce Savoir, que l'on vante si fort, nous a-t-il faits meilleurs ou plus sages ? En sommes-nous, ou plus honnetes gens, ou plus habiles dans les affaires ? C'est une curiosité bien vaine, que celle d'étudier des choses dont la connoissance ne nous importe point, & je croi qu'on peut l'acheter beaucoup plus qu'elle ne vaut. Nos Ancêtres, ô Troglodites, furent gens sensés, & qui raisonnoient bien. Cependant, on ne parla point parmi eux de ces Syllogismes, de ces Modes, de ces Formes, & de tant d'autres Termes scientifiques, dont

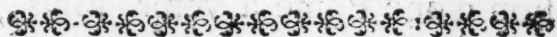
dont on se sert aujourd'hui parmi nous, pour faire des distinctions si subtiles, & pour définir les choses avec tant de justesse. Tout cela s'apprend à nos Enfans, & quel est le fruit qu'ils en tirent? En entrant dans le Commerce du Monde, ils savent parler du Mouvement des Planetes, & de la Nature de l'Ame; mais, ils ne connoissent, ni le Monde, ni le Cœur Humain. Voulons-nous les en instruire? Ils reçoivent avec le dernier mepris les leçons de leurs Peres, & nous dépaissent par leurs subtilités scholastiques. Au lieu d'un esprit de douceur, & de l'amour de la Verité, ils ont acquis l'esprit de dispute, & l'amour de la contradiction. Je crois même entrevoir, que l'Obéissance, que ces Maitres leur prechent, leur donne quelque penchant à l'Esclavage. Au moins est-il sûr, que la Foi

im-

LETTRES PERSANES. 95
implicite contraint & resserre
l'Esprit.

Croyez - m'en , Messieurs.
Nous rendrons plus de service
à l'Etat , en condamnant tous
ces Fainéans à la Charrue , que
si nous appuyons hautement leurs
Impertinences , & leur donnons
des Pensions pour les entrete-
nir dans la paresse.

A Londres



LETTRE XXI.

Selim à Mirza , à Ispahan.

ENTRE les divers Systemes
qu'enfanta le goût moder-
ne de philosopher , il y en eut
deux plus pernicioeux que tous
les autres , & qui contribuèrent
aussi grandement à la corruption,
& à la ruine de l'Etat. L'un
portoit

portoit, que le Vice & la Vertu sont des choses indifferentes de leur Nature, & qui tirent toute leur existence des Loix du Païs. L'autre n'admettoit, ni Châtiments, ni Récompenses après cette Vie. Je vous ai déjà dit, que les *Troglodites* avoient découvert mille defauts dans leurs Loix, & inventé mille détours pour les éluder. Ils étoient pourtant toujours retenus par le remords du Crime, & par l'apprehension d'une Peine à venir. Mais, ces deux nouveaux sentimens les delivrèrent de toute contrainte. On ne craignit plus le Vice, qu'autant que l'on eut à craindre la Justice Humaine; & l'on meprisa la Vertu, qui ne menoit à rien dans ce Monde, & qui ne pouvoit rien attendre dans l'autre.

A ces deux Principes, s'en joignit un troisieme, moins impie, à la vérité, que les
pré-

précédens, mais non moins nuisible à la Société. Celui-ci faisoit consister toute la Perfection de l'Homme, & toute la Religion, dans la *Vie de Clo-
ture & de Comtemplation*. Il eut pour effet, que la l'Etat se vit privé du Service, ou du Ministère, d'un grand nombre de ses meilleurs & de ses plus estimables sujets, dans un temps où l'on en avoit le plus de besoin pour opposer une Digue à la Corruption générale. On ne sauroit dire le quel de ces sentimens portoit le plus de préjudice au Public. Les deux premiers donnoient au Vice l'audace de tout entreprendre; & le dernier mettoit la Vertu hors de portée, ou d'état, de servir la Patrie.

A Londres, le.....



L E T T R E X X I I .

Selim à Mirza, à Ispahan.

PENDANT que le Peuple s'infectoit de ces pernicieuses Idées, & perdoit ainsi tout le gout du vrai & du juste, la Cour se jetta dans la plus affreuse licence des Mœurs. Il n'y a point d'excès qui n'y fût approuvé. On y avoit toujours vû des Flatteurs. Cependant, les Rois précédens, qui alloient souvent à la guerre, s'y étoient accoutumés à la liberté du Soldat; & l'on voyoit toujours, auprès de leur personne, des gens qui avoient le courage de leur dire la Vérité. La mollesse des nouveaux Courtisans ne leur laissa, ni fermeté, ni vertu.

tu. Point d'indignitez , qu'ils ne souffrissent , & point d'injustices auxquelles ils ne se prêtassent. Le Roi , livré à la volupté , sortoit rarement du Serail. Content de posséder la Couronne , il dédaignoit tous les soins , qu'elle porte avec elle , & tous les devoirs qu'elle impose. Il s'en déchargea sur un Grand-Vizir , auquel il confia sans réserve tout le dépôt de l'Autorité Souveraine. Les *Troglodites* n'avoient jamais entendu parler d'un Ministre semblable. D'abord , ils en furent surpris : ils voyoient , avec étonnement , la Souveraineté communiquée au Sujet. Quelques-uns jugerent , qu'elle y étoit avilie. Les Prêtres , eux-mêmes , ne savoient comment s'y prendre , pour donner , à juste titre , de la Divinité à cette espèce de Roi. Enfin , pourtant , ils decouvrirent , que le Grand-Vizir , qui n'étoit

100 N O U V E L L E S

pas Dieu en vertu de sa Naissance , l'étoit en vertu de sa Charge. Que cette distinction contentât, ou non, le Peuple; c'est de quoi la Cour , & les Prêtres, se mirent peu en peine. La nouveauté de ce Ministère ne fut pas la seule, à laquelle les *Troglodites* furent obligez de se faire.

Ils s'étoient toujours fait distinguer par la maniere, dont ils en usoient envers les femmes. Aucune de nos Nations Orientales ne leur marquoit plus d'estime. La coutume étoit , de s'entretenir familièrement avec elles, & de les faire même entrer dans la confidence de toutes les affaires privées. A cela près, néanmoins , les *Troglodites* ne crurent pas autrefois , qu'elles eussent assez de génie , pour gouverner leur propres Maisons, & moins encore pour conduire l'Etat. Ce regne leur apprit à ren-

rendre plus de justice au Sexe. On y vit plusieurs Dames au Timon du Gouvernement. La Maitresse du Roi, celle du Vizir, & celles de deux ou trois Favoris du premier Ministre, se liguèrent, pour disposer de tout à leur fantaisie. Leurs Amans n'accordoient point de faveurs, ou ne faisoient point de démarche, qu'à leurs prières, ou que sur leurs Avis. Elles se brouilloient, pourtant, quelquefois : leur division mettoit tout en désordre ; mais, quelques gens de bien interposoient leur Médiation. Les Dames racommodées, la tranquillité publique se retablissoit aussitôt. La Politique de ces Ministres femelles eut, cependant, entre autres défauts, celui de rapporter tout à l'*Intérêt particulier*. Elles n'y connurent point d'autre Regle, & ne purent même jamais comprendre, qu'il y en eût d'autres. On

en jugera , par quelques-uns de leurs Apophtegmes , dont l'Histoire des *Troglodites* nous a conservé la Mémoire.

On disoit un jour à l'une d'entre elles , que le Commerce alloit en ruine , & que la Banque principale de la Cité ne pouvoit se soutenir : *Qu'est-ce que cela me fait ?* répondit cette Dame : *J'ai mis tout mon Comptant , en Biens fonds.*

On donnoit avis à une autre , que les *Troglodites* alloient se revolter , si l'on ne changeoit pas de mesures. *Tant mieux* , reprit-elle : *nous les battons ; & j'aurai ma part des Biens confisqués.*

A Londres , le



LET.



L E T T R E X X I I I .

Selim à Mirza , à Ispahan.

U NE triste Experience a-
voit , enfin , appris aux
Troglodites ce que leurs Ancê-
tres , plus heureux , n'avoient
pas cru possible ; c'est que la Na-
ture Humaine n'est pas assez
parfaite , pour lui confier un
Pouvoir sans limites. Il leur pa-
rut donc absolument nécessaire
de restreindre celui de leurs Mo-
narques. L'Honneur de la Cou-
ronne ne le demandoit pas
moins , que le Bien de l'État.

Toute la Nation s'y résolut ,
& la conclusion fut prise avec
tant d'unanimité , que le Prince
ne put résister. On délibéra en-
suite sur la réforme du Gouver-
nement , & l'on y proceda avec

autant de vigueur, que de modération. On convint de laisser la Couronne à celui qui la portoit, en considération de ses Ancêtres; mais, on limita son Autorité de telle maniere, qu'il la partageoit avec le Senat. Il falloit de plus prevenir les Abus de la Faveur, ou du Ministère. A cet égard, il fut décidé, que les Ministres du Prince étoient ceux du Peuple, & ne pourroient point être protegez par le Roi, quand ils seroient convaincus d'avoir trahi le Royaume.

Des Reglemens si sages raffermirent un Etat ébranlé: les Affaires se conduisirent avec plus de douceur; & les Grieffs du Peuple furent redressez en grande partie. On comptoit même d'avoir coupé la racine de tous les maux, en limitant l'Autorité Monarchique. On s'en promettoit une félicité éternelle. Il parut bientôt, que le
nou-

nouveau Syftême avoit fes inconveniens. La lenteur, inévitable dans les délibérations, faisoit perdre quantité d'occasions favorables. Le Secret, confié à tant de personnes, étoit souvent mal gardé. Diverses incommoditez, qui tiroient leur source de la Constitution présente elle-même, devinrent comme nécessaires. L'Abus de la Liberté étoit, en bien des rencontres, inféparable de la Liberté elle-même; desorte qu'elle dégénéroit en une affreuse Licence. Mais, le plus grand mal de tous, c'est que l'Esprit de Faction se glissa parmi les Senateurs, & divisa le Senat. Les Avis, les Intérêts, les Passions, y causoient, par leur opposition, des débats éternels; & les Ressorts ne jouant pas de concert, toute la Machine ne pouvoit ainsi se mouvoir que d'une manière pesante.

E s

De

De cet inconvenient, néanmoins , il resulta un avantage. C'est que le Peuple en devint plus attentif , & se tint sur ses gardes; c'est-à-dire, que les animositez particulieres firent la fureté publique. Il en fut comme dans un Serrail , où le dépit des Eunuques , & la jalousie mutuelle des Femmes , assurent l'honneur du Mari.

Sur le tout, la Liberté que les *Troglodites* avoient aquisé auroit fait leur bonheur , s'ils eussent perseveré , pour s'y maintenir, dans le même esprit, qui la leur avoit procurée.

Londres le



LET.



LETTRE XXIV.

Selim à Mirza , à Ispahan.

IL y avoit, dans le Sénat, un Homme naturellement très rusé, pénétrant, factieux, hardi, entendant bien les Affaires, &, sur-tout, connoissant à merveille son Siecle. Ce Sénateur vint trouver le Monarque en secret, & lui adressa les paroles suivantes.

„ SIRE, vous me paroissez
„ abbattu des bornes, qu'on a
„ mises à votre Autorité. Peut-
„ être n'avez-vous pas tant
„ perdu, que vous le pensez.
„ Le Peuple, fier de son Ouvra-
„ ge, contemple, avec satis-
„ faction, le dehors du Gou-
„ vernement, qu'il vient d'é-
„ tablir. S'il en pouvoit voir le
E 6 „ de-

„ dedans, il le trouveroit trop
 „ mince, ou trop pourri, pour
 „ être de longue durée.

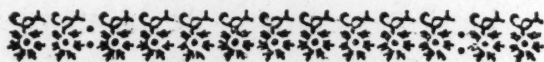
„ Les deux choses du monde,
 „ qui sont les plus opposées;
 „ & les plus incompatibles en-
 „ tre elles, c'est d'un côté l'a-
 „ mour de la Liberté, & de
 „ l'autre l'amour de l'Argent.
 „ Le dernier peut tant sur vos
 „ Sujets, qu'il n'est pas possible,
 „ que l'autre subsiste. Non,
 „ Sire, ils ne sont pas assez
 „ HONNETES GENS, pour être
 „ LIBRES. Examinez-les bien,
 „ & vous trouverez, que leurs
 „ Mœurs ne conviennent point
 „ à la forme du Gouvernement
 „ qu'ils ont choisie. Y a-t-il
 „ parmi eux quelque Vertu, que
 „ la Misere n'efface, ou quel-
 „ que Vice, que les Richesses
 „ ne couvrent? Le Luxe n'a-t-il
 „ pas gagné tous les Rangs?
 „ Comment est-ce que ce Luxe
 „ se pourra soutenir? Il faut de
 toute

LETTRES PERSANES. 109

„ toute necessité , que cela les
 „ reduise bientôt à des besoins ,
 „ qui leur feront perdre le goût
 „ de la Liberté. Voulez - vous
 „ poser votre Pouvoir sur des
 „ fondemens surs & durables ?
 „ Posez le sur les Vices des
 „ Hommes. Mettez l'intérêt
 „ particulier aux prises avec l'in-
 „ térêt général. Flattez la foi-
 „ blese des uns , & la vanité
 „ des autres. Faites connoi-
 „ tre aux Chefs du Peuple ,
 „ qu'ils gagneront plus à le
 „ trahir , qu'à le défendre. Voi-
 „ là , Siré , en abrégé , le Plan
 „ de ce que vous avez à fai-
 „ re pour vous mettre hors
 „ de Page. Ne touchez point
 „ aux Arrangemens nominaux ,
 „ que les *Troglodites* ont pris
 „ pour leur sureté. Ils sont
 „ beaucoup plus attachés aux
 „ Noms , qu'aux Choses mêmes.
 „ Si vous voulez bien me con-
 „ fier la conduite de cette

110 N O U V E L L E S

„ affaire, je braverai hardiment
 „ *l'Esprit de la Liberté*, dans la
 „ ferme persuasion d'en étein-
 „ dre bien-tôt jusqu'à la moin-
 „ dre étincelle ; & j'insulterai
 „ de même à la *Justice* de la
 „ Nation, dans l'assurance cer-
 „ taine, que mon *Crime* même
 „ fera ma *Protection*.



L E T T R E XXV.

Selim à Mirza , à Ispahan.

DANS une Maison, vis à
 vis de la mienne, loge
 une fille fort' jolie & fort blan-
 che. Elle étoit continuellement
 à sa Fenêtre, d'où elle m'exa-
 minoit, & sembloit me deman-
 der des regards. Cela se faisoit,
 avec mille petites manieres,
 que je ne saurois décrire, mais
 qui

LETTRES PERSANES. III

qui me touchoient encore beaucoup plus que tous les charmes de la Personne. Enfin, j'en devins si amoureux, que je me determinai à la demander en Mariage. J'allai donc rendre visite à sa Mere, qui est une Veufve, & qui me demanda civilement ce que je lui voulois.

Madame, lui dis-je, je possède à I SPAHAN un Jardin, que j'ai embelli de toutes les Fleurs de notre Orient : j'y ai le Jasmin d'HYRCANIE, la Rose des INDES, la Violette de MEDIE, & la Tulippe de Candahar; mais, j'ai découvert depuis peu un Lis Anglois, plus beau & plus doux que tout cela, & que je souhaiterois fort emporter avec moi. Ce Lis, Madame, est en votre puissance, & je vous supplie de me le ceder. La bonne Femme ne comprit rien à ce que je lui disois. Elle m'assura, de la
meil-

meilleure foi du monde , que je me trompois , & qu'elle n'avoit en son pouvoir , ni Lis , ni Rosés. Il fallut donc s'expliquer , & voici notre Dialogue.

SELIM. Le Lis , dont je vous parle , Madame , est votre Fille , que je viens vous demander en Mariage.

LA VEUFE. Que voulez-vous faire pour elle ? Car , c'est par-là qu'il faut commencer.

SELIM. Vous ferez toutes deux contentes de moi ; je lui entretiendrai deux Eunuques noirs , une vieille Accoucheuse , & une Fille de Chambre.

LA VEUFE. Passe pour les deux Noirs : il me semble pourtant , que deux Laquais *François* feroient plus gentils. Mais , nous ne romprons pas pour l'Equipage. Il s'agit de savoir ce que vous lui assignerez.

SELIM. Ne vous en inquiétez point , je vous prie : je
vous

LETTRES PERSANES. 113

vous assure qu'il ne lui manquera pas de quoi vivre. Elle aura du Ris en abondance, & le meilleur Sorbet de la *Perse*.

LA VEUVE. Vous vous moquez moi avec votre Ris, & avec votre Sorbet. Je vous demande quelle Dot vous reconnoîtrez à ma Fille.

SELIM. Je vous entends moins que jamais, & ne sai que repondre.

LA VEUVE. Si vous mourez avant me Fille, que lui laisserez vous pour sa subsistance?

SELIM. J'ai une Femme, qui est Indienne, & qui a dessein de *se bruler* à ma mort; mais, je n'exigerai pas cela de votre Fille.

LA VEUVE. Comment! Vous avez déjà une Femme!

SELIM. Oui. Il est permis aux *Persans*, par les loix du Pais, de prendre autant de Fem-

Femmes qu'ils en peuvent nourrir ; & , si je ne me trompe , les *Anglois* en font de même , à la Cérémonie près qu'ils omettent.

LA VEUVE. C'est une très mauvaise Coutume. Mais enfin votre Religion vous le permet , & ma Fille n'a pas assez de bien pour trouver un Mari parmi les Chrétiens : je veux donc bien vous la donner , pourvu que ce soit à son avantage ; & l'on m'a dit que vous êtes fort riche.

A peine la Mere avoit-elle achevé ces dernières paroles , que ma petite Maitresse , qui s'étoit cachée dans un Coin pour nous entendre , sortit de son Trou , & nous dit : „ Qu'el-
 „ le étoit assurée qu'on ne pou-
 „ voit vivre en paix dans une
 „ Maison où il y avoit tant de
 „ Femmes d'un même Homme ;
 „ & qu'ainsi sa résolution étoit
 „ prise de ne se point marier ,
 „ qu'on

LETTRES PERSANES. II

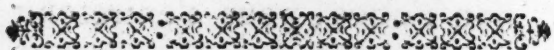
„ qu'on ne lui eût assigné un
„ bon Fonds, pour s'entretenir
„ séparée, en cas que la bonne
„ intelligence entre elle & son
„ Mari vint à cesser.

*Oh! Oh! dis-je, ma jeune
Dame, vous songez de bonne heu-
re à vous séparer d'intérêts d'avec
moi. Croyez-vous donc que je
sois Homme à payer aussi cher
une Femme qui fera le tourment
de ma vie, que celle qui en feroit
la douceur? Non, j'en jure par
Hali, je n'en épouserai jamais une,
qui est si portée à la Rébellion
domestique, qu'elle veut s'en aque-
rir le Droit par Contrat de Ma-
riage.*

A Londres le



LET-



L E T T R E X X V I .

Selim à Mirza , à Ispahan.

Nous avons ici un Homme , natif d'*Alep* , & qui reside à *Londres* depuis quelques années , chargé des Commissions de certains Marchands de sa Ville : il passe pour Juif , & tout le monde l'appelle *Zabulon*. Son vrai nom est *Abdallah* , fils d'*Abderamen* : il s'est decouvert à moi , & nous sommes intimes. Il n'y eut jamais de plus honnête Homme , de meilleur Ami , ni de Personne qui ait plus de Merite. Enteté de notre Orient , comme s'il ne faisoit que d'en sortir , il connoit encore aussi peu l'*Angleterre* , que le premier jour qu'il y arriva. Pour moi , vous sçavez , que je partis-

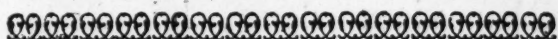
tis de chez nous , dans la ferme resolution de me défaire de tous les Prejugés de l'Educa-tion , & d'accoutumer mon Esprit à la diversité des sentimens , comme mon Corps à la diversité des Climats. Il est même vrai de dire , que je commençai , en quelque façon , mes Voyages , longtemps avant que de me mettre en chemin , puis que je m'y étois préparé par mes lectures , de même que par des Recherches raisonnées des Loix & des Mœurs que je devois trouver chez les Nations Etran-geres. J'avois assez vécu sous le joug d'un Gouvernement arbitraire , pour en sentir tout le poids , & pour concevoir le prix de la Liberté. Je me trouve à present dans une Ile où l'on jouit de ce Thresor , & où les effets m'en peuvent donner de bien plus justes idées. J'en fais toute mon étude , & cet Objet
merite

merite toute mon attention. Dans les Païs de Monarchie absolue, tout se termine à connoître le Prince. Après cela, tout ce qu'il reste à savoir est toujours peu de chose. Mais, dans les Gouvernemens mixtes, la Machine est plus composée: il faut avoir la Vuë bien fine & bien sure, pour en saisir tous les ressorts ; pour découvrir comment ils sont disposez, & de quelle manière ils se resistent, ou s'assistent, mutuellement.

Abdallah n'est pas de mon avis. Lors que je lui tiens ce langage, il me dit que cela ne vaut pas la peine que j'y prens, & que toute Forme de Gouvernement est bonne, quand elle est *bien administrée*. C'est ne rien dire: car, il reste toujours à savoir quelle est de toutes, celle qu'il est apparent qui sera le *mieux administrée*; & l'on doit avouer, que ce ne peut être que celle

LETTRES PERSANES. 119
celle, que de sages Precautions,
& que des Loix salutaires, met-
tent le plus efficacement à
couvert, contre les dangers
d'une mauvaise Administration.

A Londres, le



LETTRE XXVII.

Selim à Mirza, à Ispahan.

EN me promenant, l'autre
jour, hors de la Ville,
je fis la rencontre d'un Soldat,
hors de service, & avancé en
âge, qui me demanda l'Aumo-
ne. Pour exciter ma com-
passion, il m'ouvrit son sein, &
m'y fit voir les Cicatrices de
diverses Blessures qu'il reçut, en
servant sa Patrie. Je l'assistai
volontiers; &, profitant de cette
occasion, pour satisfaire ma
curio-

curiosité, je liai conversation avec lui au sujet de la Guerre dans la quelle il avoit servi. Il me dit, qu'il s'étoit trouvé à la prise de dix ou douze Villes très fortes, & qu'il avoit eu sa part au peril comme à l'honneur de presque autant de Victoires. D'où vient donc, lui dis-je, qu'on s'est défait de toi? Tu es encore assez robuste, quoique sur le retour; & je croirois, que l'Experience, que tu as, devroit suppléer à la jeunesse que tu n'as plus. Helas! me répondit-il, ce n'est, ni le Cœur, ni la Force, qui me manquent: ce sont trois Pouces de Taille. Je suis, Dieu merci, assez brave, & assez vigoureux; mais, je ne suis pas assez beau, pour être Soldat. Comment as-tu donc fait, repartis-je, pour servir si long-temps? Monsieur, repliqua-t-il, je servois en *Flandre*. Là, nous étions plusieurs milliers
de

de gens qui ne payons pas de mine. Nous faisons notre devoir dans un jour de Bataille; mais, nous ne faisons aucune figure dans une Revuë. Je trouve fort etonnant, lui dis-je, que tu sois si pauvre au sortir d'une Guerre si longue & si heureuse. Le pillage d'une seule Ville suffit, dans l'Orient, pour enrichir toute une Armée. Le pillage! s'écria-t-il, He! Monsieur, ce Terme est inconnu dans la Méthode moderne. Nous gagnons six sous par jour, & voilà tout. Mais quoi! répondis-je, quand vous remportez une Victoire, ne vous en revient-il aucun profit? Ouy, repliqua-t-il: nous avons le plaisir d'aller faire un Siège. Fort bien, lui dis-je, mon Garçon; & c'est-là, sans doute, que vous faites recolte. La Ville, me répondit-il, se defend, jusqu'à ce que la moitié de nos

Troupes soit périée. Lors qu'elle ne peut plus tenir, elle capitule. Par la Capitulation, chaque Bourgeois sauve sa Maison, & chaque Soldat plie son Bagage. Et que devient l'Armée victorieuse? Vraiment, elle a le divertissement de faire un autre Siège, de voir un autre Capitulation, & puis enfin de prendre ses Quartiers d'Hiver. Mais quoi! continuai-je, est-ce que vous ne levez pas des Contributions, lors que vous êtes en pais ennemi? Oui, repondit-il, les Generaux le font; mais, la Discipline militaire n'en laisse aucune part aux Soldats. Ils ont alors leur fix sous par jour, comme auparavant.

Là finit notre Conversation. Je t'en rends compte comme de l'une des Singularitez les plus surprenantes que l'*Europe* m'ait présentées. Que des Armées, & que des Armées composées
de

de Troupes mercenaires, aillent de Bataille en Bataille, & de Siege en Siege, sans y avoir autre chose qui les anime que l'attente d'une sterile reputation, & qu'une Paie de simple subsistence; qu'elles se fassent à regarder les Droits de l'Ennemi sur ce qu'il possède comme sacrés, & inviolables; qu'elles sortent d'une Campagne victorieuse sans être plus riches qu'en y entrant; & qu'elles y reviennent l'année suivante avec la même allegresse que la précédente; ce sont-là des merveilles dont notre Histoire ne nous fournit point d'exemples. On n'en entendit jamais parler dans l'*Asie*; & je ne sai s'il s'est rien vu de semblable dans les autres Parties du Monde. C'est-là pourtant ce qui se pratique dans toute l'*Europe*, excepté la *Turquie* & la *Moscovie*. Cet usage dure depuis cent ans; & il

est encore inouï, que pour cela les Troupes se soient mutinées. C'est un autre sujet d'étonnement, que l'on fasse consister la Bravoure, & la Capacité pour le Service, dans la Mine, & dans la Taille. Si c'étoient des Femmes qui fissent le choix & l'enrollement des Soldats, on en feroit moins surpris. Dieu veuille donner à nôtre invincible Sultan une Armée de vieilles Troupes ; n'y eût-il pas dans tout le Corps un seul Homme qui ait plus de cinq pieds, ou qui soit d'un Air à faire trembler l'Ennemi d'un seul de ses regards!

A Londres, le



LET.



LETTRE XXVIII.

Selim à Mirza , à Ispahan.

IL y a, dans ce País, une Classe de Gens dont la Vie active est plus inutile au Monde, que la Vie inactive des Moines. On pourroit les comparer à ces Reves inquiétans, qui nous agitent, & nous embarrassent pendant le Sommeil, & dont il ne reste pas la moindre trace quand on se reveille. Voici l'Epitaphe d'un Important de ce Caractere, dont il n'y a pas long-temps que finirent tout à la fois, & les travaux, & les jours.

*Cy git qui vecut
70. ans toujours empressé. Il eut
l'honneur d'être député à six Par-
lements, d'y avoir presidé à vingt*

Et cinq Commissions, d'y avoir fait trois cent cinquante Harangues. Il se trouva, réglément deux fois la Semaine, au lever de douze differens Ministres d'Etat, Et ecrivit ou pour ou contr'eux mille Brochures. Il dressa cinquante nouveaux Projets pour rectifier le Gouvernement tant Civil qu'Ecclésiastique. Il a laissé de sa propre main cinq Volumes in Folio qui contiennent les Memories de sa Vie.

Passant, qui lis ceci, si tu daigne donner une larme à la perte d'un PERSONNAGE DE CETTE IMPORTANCE, tu feras un Plaisir singulier au DEFUNT; car, il n'y a point d'autres gens qui s'en soucient, ou qui se souviennent même qu'un tel Homme ait jamais existé.

A Londres le

LET-



LETTRE XXIX.

Selim à Mirza , à Ispahan.

Nous allâmes, l'autre jour,
 mon Ami & moi, à une
 grande Salle, où toutes les
 Cours de Justice tenoient leurs
 Séances. „ Voici, *me-dit-il*, le
 „ Temple de la Justice, le Sanc-
 „ tuaire des Droits, & des Pri-
 „ vileges, que les plus puissans
 „ de nos Monarques n'ont ja-
 „ mais entrepris impunément
 „ de violer. C'est ici, que le
 „ moindre de nos Communes
 „ tient tête au plus grand de
 „ nos Nobles, sans en redouter,
 „ ni le Pouvoir, ni les Tirres.
 „ Regardez ces venerables Se-
 „ nateurs, qui tiennent le Siege.
 „ Leurs Oreilles sont sourdes à
 „ la Sollicitation, & leur Mains

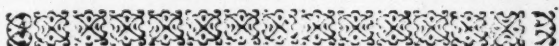
„ sont fermées aux Presens.
 „ Jettez aussi les yeux sur ces
 „ douze Personnes , que nous
 „ nommons les *Jurez*. Ils ser-
 „ vent de Boulevard à la Pro-
 „ priété de nos Biens , & à nô-
 „ tre Liberté. Considérez aussi
 „ ces gens en Noir , qui four-
 „ millent de tous côtez. Ce sont
 „ les Prêtres de ce Temple.
 „ Semblables aux autres Prê-
 „ tres, ils ont converti leur Mi-
 „ nistère en Négoce , afin de
 „ se rendre nécessaires , & de
 „ vider la Bourse du Peuple.
 „ Ils ont embarrassé , brouillé ,
 „ rendu inaccessible , toute la
 „ Science des Loix. „ *J'ai pour-*
 „ *tant ouï dire* , lui repondis-je ,
 „ *qu'en Angleterre, les Loix étoient*
 „ *faites avec beaucoup d'Intelligence,*
 „ *Et que la Justice s'y administroit*
 „ *avec impartialité.* „ Voyez, repli-
 „ *qua-t-il* , voyez le Bâtiment
 „ Gothique , dans lequel nous
 „ sommes. C'est une Image par-
 „ faite

„ faite des Loix de la Nation.
 „ Les Fondemens en sont pro-
 „ fonds , & très-fermes. Le
 „ Bâtiment se soûtient depuis
 „ plusieurs Siècles , & se sou-
 „ tiendra long-tems encore ,
 „ moyennant quelques Repara-
 „ tions convenables. Mais, l'Ar-
 „ chitecture en est chargée de
 „ quantité de Pièces hors
 „ d'Oeuvre , & de Morceaux
 „ inutiles. En l'examinant de
 „ près , vous y trouverez bien
 „ des défauts. Vous voyez ,
 „ néanmoins, dans le tout, un
 „ Air frappant de Grandeur ,
 „ qui vous inspire du respect ,
 „ & de la vénération. Quant
 „ à l'Administration de nos
 „ Loix, il n'y a guère de diffe-
 „ rence , entre les Païs étran-
 „ gers & le nôtre , qu'en ce
 „ qu'ailleurs on vend la Justice
 „ en gros , & que chez nous elle
 „ se vend en détail. En *Perse* ,
 „ le Cadi convient du Présent ,
 „ 5 „ avant

„ avant que de prononcer la
 „ Sentence. Ici, le Juge ne prend
 „ rien: mais , tout le reste
 „ prend, le Procureur , l'Avo-
 „ cat, chaque Officier de la
 „ Cour, chaque Suppôt; & cela
 „ monte au Triple de ce que le
 „ Cadi *Persan* recevroit. Il en
 „ est donc chez nous de la Jus-
 „ tice, comme de plusieurs de
 „ nos Dames les plus distin-
 „ guées. Elles ne sont pas à
 „ acheter d'elles-mêmes: mais,
 „ il faut acheter tous les gens
 „ qui les servent, ou il n'y a pas
 „ moyen de gagner les Maitres-
 „ ses. Le Galant n'en est pas
 „ mieux pour le desintresse-
 „ ment de la Belle. Il est ruiné
 „ par l'avidité des Domesti-
 „ ques.,

De Londres le.....

LET.



· L E T T R E X X X .

Selim à Mirza , à Ispahan.

MON Ami continua de la forte. „ Ce qu'il y a, dit-
 „ il, de particulier , dans les
 „ Procédures juridiques de nô-
 „ tre País, c'est qu'il n'y a, ni
 „ Juge, ni Juré, qui soit revê-
 „ tu du Pouvoir d'adoucir les
 „ Sentences. Les uns & les
 „ autres sont astreints au Sens
 „ rigoureux de la Lettre.

„ En France, & en d'autres
 „ Endroits de l'Europe, il est à
 „ la discretion du Juge de s'é-
 „ carter, en quelque chose, de
 „ ce sens rigoureux, selon les
 „ mouvemens de sa Conscience,
 „ & l'exigence des Cas. Chez
 „ nous, la Conscience, l'Equité,

„ le Droit, la Justice, tout est
 „ défini par les propres termes
 „ de nos Statuts, & par la si-
 „ gnification, que la Coutume y
 „ a attachée, sans qu'il soit per-
 „ mis de s'en éloigner.

„ Il n'y a point de doute,
 „ que ceci ne soit sujet à divers
 „ inconveniens. Il doit y avoir
 „ des Particuliers, qui en souf-
 „ frent. Mais, dans le fond,
 „ l'Ordre est sage, & contribue
 „ au maintien de la Liberté. Il
 „ est ordinaire, dans les autres
 „ Païs, que la Conscience du
 „ Juge soit toute assujettie au
 „ Prince. D'ailleurs, le Pou-
 „ voir discretionnel est fort ar-
 „ bitraire. La Passion, le Pré-
 „ jugé, l'Interêt, le rendent sou-
 „ vent redoutable. Les *Anglois*
 „ n'ont guère à craindre du côté
 „ de la Justice, que des Incon-
 „ veniens, qui sont tellement
 „ liez à la Constitution essen-
 „ tielle de leur Gouvernement,
 „ que

LETTRES PERSANES. 133

„ que l'on ne sauroit remedier
 „ aux uns , sans mettre l'autre
 „ en péril, & peut-être sans la
 „ detruire. Il est vrai, que, dans
 „ ces derniers tems, on s'est un
 „ peu départi de l'assujettisse-
 „ ment étroit à la Lettre , en
 „ recourant à la Chancellerie,
 „ qui est une Cour d'Equité,
 „ quoi qu'astreinte à certaines
 „ Formalitez bien expresses, &
 „ obligée de suivre, autant qu'il
 „ se peut , l'Esprit & le Sens
 „ naturel de nos Loix. Ajour-
 „ d'hui, cette Cour a beaucoup
 „ plus d'Occupation qu'autre-
 „ fois. Autrefois, le Chancel-
 „ lier n'étoit que le Greffier du
 „ Prince, avec pouvoir de don-
 „ ner son Avis, sur les Affai-
 „ res, qui concernoient les Pa-
 „ piers qu'il avoit en sa garde.
 „ Peu à peu, il devint le Garde
 „ du Grand Sceau , & le plus
 „ haut Officier du Royaume.
 „ S'il n'y avoit pas Appel de son

„ Tribunal à la Chambre des
 „ Pairs, j'avoue, que nos Biens
 „ seroient à la merci de ses Ju-
 „ gemens. Mais, en ce cas-là,
 „ sans doute, le Parlement se
 „ croiroit fondé à prétendre le
 „ Droit de nommer ce Juge,
 „ comme il le demanda effecti-
 „ vement sous le Regne d'E-
 „ douard III.

Je demandai, là-dessus, à mon
 „ Ami, *Comment les Pairs se com-
 portoient dans cette Décision finale
 de tous les Procez?* „ Ils y appor-
 „ tent, *dit-il*, beaucoup de cir-
 „ conspection & de droiture.
 „ Jusqu'ici, l'Esprit de Parti, &
 „ l'influence de la Cour, n'ont
 „ point dicté leurs Arrêts. Heu-
 „ reux le Royaume, si ces Sei-
 „ gneurs opinoient, *à tout autre*
 „ *égard*, avec la même integri-
 „ té, qu'ils le font entant que
 „ Juges.

A Londres, le

LET-



LET TRE XXXI.

Selim à Mirza , à Ispahan.

JE me trouvai, l'autre jour, en Compagnie avec un *François*, qui faisoit sonner bien haut les Académies , que leur défunt Monarque a fondées , pour les Arts , & pour les Sciences.

„ La plaisante maniere , *disoit-*
 „ *il* , que celle des *Anglois* , pour
 „ encourager les Personnes
 „ d'Esprit. Quand elles sont
 „ mortes , ils leur bâtissent de
 „ superbes Tombeaux , & les
 „ placent parmi les Rois. Et
 „ que faisoit-on pour elles pen-
 „ dant leur Vie ? On les voyoit
 „ de mauvais œil à la Cour. On
 „ eût dit, qu'elles ne s'y pre-
 „ sentoient , que pour y déchi-
 „ rer les Ministres. Ce que
 „ l'on

„ l'on a dépensé , pour ériger
 „ des Monumens à deux ou
 „ trois Poètes , n'auroit-il pas
 „ été mieux employé à leur
 „ donner du Pain , & des Ha-
 „ bits? „ Un *Anglois* , qui étoit
 „ présent à ce Discours , répondit
 „ à l'Etranger. „ Ce que vous re-
 „ marquez , *dit-il* , ne regarde
 „ que le tems passé. C'est au-
 „ jourd'hui tout autre chose.
 „ Un beau Génie trouve à
 „ présent parmi Nous tant de
 „ Faveur de la part du Public ,
 „ ses Ouvrages s'y débitent avec
 „ tant de vitesse , tant de gens
 „ s'empressent à le servir en
 „ tout ce qu'ils peuvent , qu'il
 „ n'a besoin de la Cour , ni pour
 „ paroître , ni pour subsister.
 „ Permettez - moi d'ajouter ,
 „ que les Honneurs , que l'on
 „ rend aux Beaux-Esprits après
 „ qu'ils sont morts , marquent
 „ au moins quelque chose de plus
 „ noble & de plus desinteref-
 „ sé ,

LETTRES PERSANES. 137

„ sé, que des Pensions , qu'on
 „ leur donne pendant la Vie, afin
 „ de se les attâcher en esclaves,
 „ & d'en recevoir toujours de
 „ l'Encens. Nous avons , en-
 „ core actuellement, en *Angle-*
 „ *terre* , un très grand Poëte,
 „ qui peut se vanter d'une cho-
 „ se fort glorieuse, que l'on ne
 „ sauroit dire d'aucun Membre
 „ de l'Académie *Françoise*. C'est
 „ qu'il n'a jamais flatté aucun
 „ Ministre en place , & qu'il a
 „ immortalisé par ses Louanges
 „ des Personnes, qu'aucun Poë-
 „ te *François* n'auroit jamais eu
 „ le courage de louer, de peur
 „ de déplaire aux Ministres re-
 „ gnans.„

De Londres le



LET-



L E T T R E X X X I I .

Selim à Mirza , à Ispahan.

D E's que j'arrivai en cette Ville, un Théologien Chrétien m'y rendit de frequentes Visites. Il s'y proposoit apparemment de m'amener au Christianisme. Au moins , il me le parut ainsi ; & je ne lui ai point découvert d'autres vuës. Il est pourtant le seul de son espèce , qui ait fait cette tentative. Le zèle , qui l'animoit, n'est plus à la Mode. Mais , ce qui m'a fort étonné , c'est ce que j'appris l'autre jour , que le *Mufti* de *Londres* s'est opposé à l'avancement de ce Theologien , qu'il prétend s'être fait *Mahometan*. Le Commerce, qu'il a eu avec moi , est pourtant toute la preuve

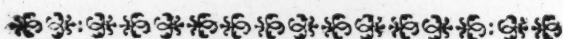
ve qu'en a ce *Mufti*. J'allai donc trouver ce dernier, pour le defabufer fur cet Article, & pour rendre témoignage au Chriftianisme de celui qu'il soupçonne.

Le *Mufti* ne voulut pas admettre ce Témoignage, parce qu'il venoit d'un Infidèle, & me parut outré de la prétendue *Apostasie*.

„ Si ce Théologien est *Mu-*
 „ *fulman*, lui dis-je, il doit avoir
 „ été circoncis. Il n'y a qu'à y
 „ regarder pour terminer la Dis-
 „ pute. L'Orthodoxie a, dans
 „ notre Religion, une *Marque*
 „ *visible*. Mais, je voudrois
 „ bien favoir, quelle est la *Mar-*
 „ *que visible* de la vôtre? Si c'est
 „ la Douceur, ou la Justice, ou
 „ la Charité, ou la Temperan-
 „ ce: tout cela se voit dans le
 „ Theologien dont il s'agit. Ce-
 „ pendant, il me paroît, qu'a-
 „ vec toutes ces *Marques* on
 „ doute encore s'il est Chrétien.
 Quel

„ Quel est donc le Caractere
 „ distinctif de ses Accusateurs ?
 „ A quoi peuvent-ils prouver
 „ leur Christianisme ?

A Londres le



LETTRE XXXIII.

Selim à Mirza, à Ispahan.

LE Systême & la Pratique de la Tolerance prennent fort le dessus dans ce País. J'en ai ressenti moi-même, & avec plaisir, les agréables effets. Les Gens de quelque façon ne sont pas plus choquez de la difference de ma Religion, que de celle de mes Habits. Le petit Peuple, à la vérité, s'étonne de l'un & de l'autre, & ne comprend pas, que je puisse m'y faire. Cependant, il en conçoit, à mon

mon egard plus de mépris que de haine; &, jusqu'ici, je n'ai encore été insulté de personne: J'en excepterai seulement un ivrogne de Prêtre, qui me déclara, que j'étois damné, parce que je refusai de boire, d'une liqueur que notre Loi nous defend, une Santé qu'il me portoit, à la *Prosperité de l'Eglise Anglicane*.

Cet Esprit de Douceur n'a pas toujours regné en *Angleterre*. Un Temps fut, qu'on y entreprit la Guerre contre les *Mahometans*, pour la seule raison de leur Foi; qu'on y alluma des Buchers pour bruler les Heretiques, sans prendre garde, que l'Heretique d'un Siecle est l'Orthodoxe de l'autre; & même, qu'on y plongea l'Etat dans toutes les horreurs de Guerres Civiles, pour la mince Question de savoir si l'on placeroit une Table au Milieu
de

142 N O U V E L L E S
de l'Eglise, ou à l'un des Co-
tez.

Il n'y a rien, je l'avoûe,
que je deteste à l'égal de la
Persécution. Les Causes ne m'en
paroissent pas moins ridicules,
que les Effets en sont effroï-
ables. Qui ne croiroit, que
la grande diversité de senti-
mens, qui partage les Hommes,
devroit dicter à chacun la pos-
sibilité qu'il y a que ce soit
lui qui se trompe? Mais, qu'-
au lieu de cela, qu'au lieu de
plaindre les Errans, ou de les
instruire, on les vexe, on les
tourmente, on les attaque a-
vec rage; c'est un excès de
Presomption, & d'Etravagan-
ce, que l'Enthousiasme même
ne sauroit expliquer. J'ai lû,
dans un Auteur *Espagnol* très
célèbre, qu'il y eut autrefois
certain Fou, qui, armé de
Lance & d'Epée, couroit toute
l'*Espagne*, pour contraindre
tous

tous les Gens qu'il rencontroit à reconnoître, & à publier, que *Dulcinée du Toboso*, sa Maîtresse, étoit la plus belle des Femmes. Le Passant avoit beau dire, qu'il n'avoit pas le bonheur de connoître *Dulcinée*, ou qu'il étoit au service de quelque autre Dame; sans vouloir rien donner, ni à l'ignorance, ni aux préjuges, le Fou frappoit de toute sa force, & ne cessoit point de battre, qu'on ne lui eut promis ce qu'il demandoit. Telle a été la Conduite d'un grand nombre de Prêtres, ou de Princes gouvernez par les Prêtres, à l'honneur de leurs Maîtresses spirituelles. Chacun a eu sa *Dulcinée*, & s'est mis en tête d'obliger tout le Monde à lui rendre hommage. Ne pouvant pas aisément l'obtenir de bon gré, on a eu recours à la force; & quelques fois même des
gens

gens, qui aimoient tous la même Dame, se divisant sur la Mode de ses Habits, se sont livré de très sanglantes Batailles, pour décider la Couleur qui lui seieoit le plus à porter. Se peut-il rien de plus ridicule?

La Beauté de la vraie Religion se fait assez connoître à son Eclat naturel. Elle n'a pas besoin de Chevalier Errant pour la faire valoir. Rien, d'ailleurs, n'est moins propre à la faire aimer, que la Contrainte. De l'indifférence où l'on étoit pour elle, cette Contrainte conduit à la haine. Il en est de cela comme du Mariage. Un Homme, à qui l'on fait épouser par force une Femme contre laquelle il est prévenu, passera du simple dégoût à l'aversion décidée.

Pour finir cet Article, permets-moi de te rappeler une Cérémonie que le petit Peuple célèbre une fois tous les ans,
en

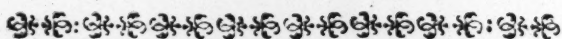
LETTRES PERSANES. 145
en *Perse*, à l'honneur d'*Ali*, notre Prophete. On fait venir deux Taureaux. On donne au plus fort le nom d'*Ali*, & au plus foible celui d'*Osman*. On les fait battre ; & comme *Ali* ne manque jamais de vaincre, tous les Spectateurs se retirent, bien triomphans, d'un Combat, qui décide, à leur Avis, en faveur de nôtre Orthodoxie contre la Croyance hérétique des *Turcs*.

C'est précisément dans ce point de Vuë, que je considere toutes les Guerres de Religion. Que les Combattans soient deux Taureaux, ou deux Evêques, cela ne fait aucune difference à la chose. Les Hommes sont assez sots, pour s'interesser pour les uns autant que pour les autres.

De Londres le

G

LET-



L E T T R E X X X I V .

Selim à Mirza , à Ispahan.

R I E N n'étonne plus un *Musulman*, que les singularités qui concernent le Mariage, dans la manière qu'on s'y prend en *Europe*. Nos Usages sont si differens, que nous avons peine à concevoir la simple possibilité de ce qui se passe, & de ce qui se voit ici tous les jours.

Vous en jugerez par l'Histoire suivante, que l'on m'a donnée pour très veritable. Je souhaite que vous la trouviés aussi agréable, que je suis assuré qu'elle vous paroitra nouvelle.

Sous le regne de *Charles I.* Roi d'*Angleterre* , vecurent deux

deux Gentilshommes , dont je cacherais les vrais noms sous ceux de *Septime* & d'*Acaste*. Ils étoient voisins. Leur Biens se touchoient. Ils étoient bons Amis , & leur Amitié , née dans l'Enfance , s'étoit fortifiée avec l'âge.

Acaste n'avoit pour tous Enfans , qu'un Fils , que nous nommerons *Polydore* , & *Septime* n'avoit aussi qu'une Fille , à qui nous donnerons le nom d'*Emilie*. Quoi que le Garçon n'eût encore que quatorze ans , & que la jeune Demoiselle n'en eût que douze , les deux Peres souhaitoient , avec tant de passion , de s'unir plus étroitement , par une Alliance qui réunissoit les Maisons , qu'ils marièrent leurs Enfans , avant que ces derniers fussent en âge d'habiter ensemble , & de connoître même la nature des Engagemens qu'on leur faisoit contracter.

Aussitôt que la benediction nuptiale eut été donnée, on fit sortir du Royaume le jeune Homme, qui alla voyager, pour achever de se faire. Il passa quatre Ans à visiter la *France* & l'*Italie*. La mort de son Pere l'en fit revenir, cet Evénement ayant rendu sa presence necessaire dans la Patrie. *Emilie*, qui avoit deja près de seize ans, & qui commençoit à s'impacienter de son absence, lui fit un Accueil des plus tendres. Elle étoit d'ailleurs prevenüe en sa faveur, sur le bien que lui en avoient dit des gens revenus, avant lui, de leurs voyages; & quand elle le revit, elle le trouva si bien fait, qu'elle se flatta que sa possession alloit la rendre la plus heureuse des Femmes.

Malheureusement pour elle, les sentimens de *Polydore* furent fort differens. Il étoit d'humeur contredisante, & cet
Esprit

Esprit de contradiction étoit des plus opiniâtres. Une Femme, qui n'étoit pas de son choix, lui déplut. Il dit, qu'on avoit abusé de la foiblesse de son Age, pour lui faire prendre des Engagemens auxquels sa volonté n'avoit eu nulle part. Ce n'est pas qu'il eût aucune prévention contre la Personne, ou contre l'Esprit, d'*Emilie*. Mais, il vouloit être libre; & son Mariage aiant été forcé, il prétendit, qu'il devoit être nul. Les Amis communs eurent beau lui parler. En vain la Belle, elle-même, déploya toute son Adresse, ou fit valoir tous ses charmes, pour ramener ce Cœur indocile. Il ne voulut point absolument consommer le Mariage. *Emilie*, piquée, à son tour, de tant de mépris, écouta la Fierté si naturelle à son Sexe; &, consentant à la rupture d'un nœud si mal assorti, les deux Parties convinrent d'agir de con-

150 N O U V E L L E S
cert pour obtenir un Arrêt de
Divorce.

Le premier Parlement de 1640. étoit alors assemblé. L'Af-
faire y fut portée. Il sembloit,
que le succès en devoit être fa-
cile. Les deux Parties étoient
d'accord. La Sentence seroit-
elle refusée ? Mais, point du
tout ; les Evêques prirent la cho-
se du plus grand travers. Ils
soutinrent avec chaleur, que la
demande étoit contraire à la
Loi de Dieu, qui, selon eux, n'ad-
met de Divorce que dans le Cas
d'Adultere. On leur répondit,
que ce n'étoit point ici un Ma-
riage complet ; que la Consom-
mation y manquoit ; que la Par-
tie cérémonielle étoit la seule qui
y fût intervenue ; & que cette
Cérémonie étoit de la nature de
toutes les Formalitez, dont l'Au-
torité législative pouvoit dispen-
ser. On ajouta, que l'Aversion
du jeune Gentilhomme étoit *in-*
vin-

vincible; qu'une Aversion de cette nature le dégageoit de toute obligation; qu'il ne convenoit point à la gravité des Peres de l'Eglise, de l'exposer à la tentation de commettre Adultere; & qu'enfin rien ne pouvoit etre plus injuste, que de condamner la jeune Dame à un Célibat perpetuel, sous l'apparence d'un Mariage, qui étoit purement illusoire. Toutes ces raisons, qui frappaient tout le monde, ne firent aucune impression sur les Evêques. Ils persistèrent, avec unanimité, dans leur sentiment; & le credit, qu'ils avoient à la Cour, aiant fait prévaloir ce sentiment dans la Chambre des Pairs, *Emilie* & *Polydore* eurent le chagrin de s'entendre dire, par Resolution de Parlement, qu'ils n'étoient tous deux qu'une même Chair, quoi qu'il n'y eût entre eux aucune Union, ni de Corps, ni d'Esprit.

Le jeune Homme rendit toute la dot, & prit la ferme résolution de ne voir jamais plus cette Dame. Cette nouvelle contrainte irrita encore plus son Opiniâtreté naturelle, & le dépit de Vanité s'en mêla. Il se fit un honneur d'apprendre au monde, qu'il n'y avoit, ni Autorité Ecclesiastique, ni Autorité Civile, qui pût l'obliger, malgré lui, à remplir les Devoirs du Lit Nuptial. Quant à la pauvre *Emilie*, elle se retira dans la Province, & tâcha d'y oublier que son Mari lui eût jamais plû, ou l'eût jamais offensée.

Deux ans après, commença la Guerre Civile. Le Roi, & le Parlement, prirent les Armes l'un contre l'autre. *Polydore*, qui vouloit un mal de mort aux Evêques, pour s'être opposés à la Dissolution de son Mariage, prit parti contre eux, & par conséquent contre le Monarque.

Sep-

Septime, au contraire, toujours bon Royaliste, le devint encore d'avantage, par la haine qu'il portoit à son indigne Gendre. Il n'étoit guère possible, que deux Ennemis si cruels n'époufassent pas une Cause opposée. Celle du Roi ne fut pas heureuse. Il eut par-tout du dessous. Le Parlement confisqua les Terres de ceux, qui portoient les Armes pour ce Prince. *Septime* étoit un des premiers. On le dépouilla. Il fut obligé de se réfugier en *France*, où il fit passer le petit debris de son ancienne Fortune. Il y attira ensuite sa Fille, dont le Mari, & les Parens du Mari, ne prenoient aucun soin.

A la suite de ses Victoires, l'Armée du Parlement se divisa. Diverses Factions s'y formèrent. Les Independans, à la tête desquels se mit *Cromwel*, prirent l'ascendant. Les Presbytériens

G s

dis-

disputerent foiblement le Terrain. Force leur fut de céder l'Empire. *Polydore*, zélé pour la Seëte, rendit sa Commission, pour marquer son mécontentement. Ce fut un bonheur pour lui: car, il n'eut pas le chagrin de contribuer aux démarches violentes, qui aboutirent à la mort tragique du Monarque, & au bouleversement total de la Monarchie. Il passa quelques années en repos sur ses Terres. Las enfin d'une vie, qui convenoit si peu à la vivacité de son Temperament; il alla dans les *Païs-Bas*, où il servit en 1654. sous le grand Prince de *Condé*, qui commandoit alors l'Armée *Espagnole*.

Deux raisons determinerent *Polydore* à prendre ce parti; l'une étoit d'apprendre le métier sous un si grand Capitaine; & l'autre, que *Cromwel* avoit refusé l'Alliance de ce Prince, bien que

LETTRES PERSANES. 155

que la plus conforme aux Intérêts de l'*Angleterre*. Cette Altesse étoit alors à faire le Siege d'*Arras*. Le nouveau venu y fut reçu avec de marques d'estime. Il y signala, dans les occasions, son Courage, & soutint dignement la haute reputation, répandue dans toute l'Europe, de la valeur des Officiers, qui servoient le Parlement. Il eut pourtant le malheur de tomber entre les mains des *François*. Le Prince de *Turenne*, joint de Mrs. d'*Hocquincourt* & de la *Ferté*, attaqua les Assiégeans dans leurs Lignes, secourut Arras, & auroit détruit toute l'Armée *Espagnole*, si le Prince de *Condé* ne l'eût pas sauvée par une Retraite, qui passa pour l'une des plus belles actions de sa vie. *Polydore*, fait Prisonnier dans cette bataille, fut envoyé à *Paris*, avec plusieurs Officiers *Espagnols*, pour y demeurer jusqu'à ce qu'on les

en retirât, ou par rançon, ou par échange.

Dans le voyage, il se lia intimement avec le Comte d'*Aguilar*, qui étoit Brigadier sous le Comte de *Fuensaldagne*, & des premières Maisons d'*Espagne*. Pendant plusieurs journées qu'ils marcherent ensemble, ils eurent fort naturellement l'occasion de se compter, l'un à l'autre, les principaux Evenemens de leur Vie. *Polydore* apprit donc, à ce nouvel Ami, toute l'Histoire de son Mariage; & ne le fit point, sans conclure, avec chaleur, contre l'extrême imprudence de ceux qui veulent attacher l'une à l'autre, par des nœuds éternels, deux Personnes qui n'aspirent qu'au bonheur de se détacher.

La chose, dit le Comte, *est sans doute très ridicule. Mais, à dire le vrai, je ne trouve rien de fort sensé dans tout ce qui s'appelle*
ma-

Mariage, de la maniere que les choses s'y font. Je ne sai ce que les autres hommes en pensent. Mais, je sai bien, qu'il me semble contre Nature, d'être confiné à une seule Femme, tant aimable soit elle.

Pour moi, repondit Polydore, si j'en avois une, que j'eusse été en liberté de choisir, je m'y tiendrois avec un extrême plaisir; mais, quand il s'agit d'en prendre une par force, j'aimerois mieux aller aux Galeres.

Ne vous trompez-vous point? repliqua l'Espagnol. Croyez-vous, qu'il suffise d'avoir choisi une Epouse, pour lui être fidele? L'Expérience m'en a appris quelque chose. Il me semble que le premier choix ne plait que jusqu'à ce qu'on en ait fait un second. Vous en faut-il une preuve? Je vous la donnerai dans l'Histoire de mes Amours. De peur que vous ne la preniez pour un Roman; je la commencerai par l'en-

droit où les Romans finissent, c'est-à-dire, par mon Mariage.

„ A l'age de 24. ans, j'épou-
„ fai une Dame, que je choi-
„ sis pour sa Beauté & pour
„ son Bon-Sens, peu attentif
„ à son bien, qui n'étoit que
„ très mediocre. Les trois ou
„ quatre premières années, que
„ nous vécumes ensemble, fu-
„ rent les plus heureux mo-
„ mens de ma vie : je conser-
„ vois toute l'ardeur de l'A-
„ mant, avec la tendresse &
„ la familiarité du Mari. Ma
„ Femme m'aimoit encore plus
„ que je ne l'aimois ; & si j'a-
„ vois attendu, de sa part, une
„ occasion qui m'en détachât,
„ je ne crois pas que j'eusse ja-
„ mais pû lui être infidele. Mais,
„ le fonds de mon amour s'épuisa.
„ Des charmes, auxquels j'étois
„ accoutumé, cessèrent de me
„ toucher. Au Lit, comme à
„ Ta-

LETTRES PERSANES. 159

„ Table , trop d'abondance.
 „ m'ôtoit l'Appetit: j'eus pour-
 „ tant la patience de passer
 „ une nouvelle Année dans
 „ cette extinction de desirs.
 „ La vuë d'une Parente de ma
 „ Femme les reveilla. C'étoit
 „ une jeune Personne, & très
 „ belle. On l'avoit tirée du
 „ Couvent pour la marier, &
 „ nous la reçûmes chez nous,
 „ en attendant la Cérémonie.
 „ Elle n'avoit aucune habitude
 „ du monde; mais, sa penetra-
 „ tion naturelle alloit plus loin
 „ que l'experience des autres.
 „ Comme il y avoit bien des
 „ choses à refaire dans ses ma-
 „ nières, la Comtesse d'*Aguilar*
 „ s'étoit fait un devoir de la
 „ tenir auprès d'elle, quelque
 „ temps avant qu'on la ma-
 „ riât, afin de lui apprendre
 „ à paroître dans les Comp-
 „ gnies. Je crus que mes in-
 „ structions ne seroient pas
 „ inu-

„ inutiles, pour lui apprendre
 „ aussi à soutenir le Tête à Tête;
 „ & j'eus le bonheur, que
 „ les miennes lui plurent encore
 „ plus que celles de ma
 „ Femme.

„ A chaque Leçon, que je
 „ lui donnois, son goût pour
 „ moi augmentoit. Cela même
 „ fortifioit aussi tous les jours,
 „ l'aversion qu'elle se sentoit
 „ pour le Mari qu'on vouloit
 „ lui donner. A la verité, il
 „ n'étoit pas fort aimable.
 „ C'étoit un vieux Garçon, accariatre,
 „ sot, & bigot, qui ne faisoit,
 „ le jour & la nuit, que prier,
 „ & gronder. Les Parens de la Belle
 „ la pressoient pourtant de conclure.
 „ Quelque repugnance qu'elle s'y
 „ sentît, il fallut céder à tant
 „ d'importunitez. Elle m'en
 „ consola, par l'obligeante Promesse
 „ de se livrer à moi la nuit
 „ de ses Noces. Je lui

„ re-

LETTRES PERSANES. 161

„ representai combien il étoit
„ improbable qu'elle pût tenir
„ sa parole au temps qu'elle
„ disoit. *Fiez-vous-en à moi,*
„ me repondit-elle. *Vous se-*
„ *rez content.*

„ Ce soir arriva. La Com-
„ pagnie s'étoit retirée. La
„ Mariée se mit alors à fondre
„ en larmes. Le Marié, sur-
„ pris, lui demanda le sujet
„ de son affliction. Elle se fit
„ bien prier pour le dire, &
„ ne se rendit enfin, qu'à con-
„ dition qu'il lui promettrait,
„ sous serment, qu'en appre-
„ nant la cause de ses pleurs,
„ il y apporteroit, de sa part,
„ tout le remede possible. Il
„ étoit trop amoureux pour
„ rien refuser. Il jura de fai-
„ re, pour son contentement,
„ tout ce qui ne seroit con-
„ traire, ni à l'Honneur d'un Ca-
„ valier, ni aux Commande-
„ mens de notre Sainte Mere
„ Eglise

„ Eglise. Non , dit-elle : au
 „ contraire , ce que j'ai à vous
 „ demander vous fera un merite
 „ auprès de l'Eglise. Il ne s'a-
 „ git que d'un Voeu que je fis
 „ à Notre Dame dans une Ma-
 „ ladie fort dangereuse. Je vous
 „ conjure de me permettre de
 „ l'accomplir. A Dieu ne plaise ,
 „ ma belle Enfant , repliqua-t-il ,
 „ que je m'opposasse à l'Accomplis-
 „ sement d'un Vœu. L'Affaire
 „ est sacrée , & touche votre sa-
 „ lut. He bien donc , reprit-el-
 „ le , je vous dirai , que dans
 „ l'apprehension de la mort , je
 „ promis à la Bien-Heureuse
 „ Vierge , que si j'en revenois ,
 „ & qu'il m'arrivât de me marier ,
 „ je lui consacrerois la nuit de
 „ mes Noces , en la passant toute
 „ entiere dans le Lit de la ver-
 „ tueuse Isabelle , ma Fille de
 „ Chambre. Ce matin même ,
 „ avant que je me sois evillée ,
 „ Notre-Dame m'est apparue en
 „ „ Songe ,

LETTRES PERSANES. 163

„ *Songe, & m'a menacée d'une*
„ *autre Maladie, si je ne lui*
„ *tenois pas ma Promesse. Puis-*
„ *que cela est ainsi, repondit*
„ *l'Epoux, la Sainte Vierge*
„ *doit être servie avant moi.*
„ *Allez, ma Chere; je vous*
„ *soubaite une bonne Nuit.*

„ Or, vous faurez, que la
„ vertueuse *Isabelle* étoit la
„ Confidente de sa Maitresse.
„ Notre Intrigue avoit passé
„ par ses mains. Elle avoit
„ donc eu soin de m'avertir du
„ Stratageme. J'étois sur les
„ lieux, caché dans un Cabinet.
„ La Dame vint dans l'Appar-
„ tement de sa Fille de Cham-
„ bre; &, dès que tout le mon-
„ de s'y fut endormi, je sortis
„ de ma Cachette, & me glis-
„ sai dans la place d'*Isabelle*, où
„ sa Maitresse me reçut en Per-
„ sonne qui n'avoit plus rien à
„ me refuser.

„ La singularité de cette A-
„ vantur-

„ vanture me parut si divertif-
 „ fante, que je ne pus réfifter
 „ à la vanité d'en faire confi-
 „ dence au Duc *l'Infantade*, le
 „ plus intime de tous mes Amis.
 „ Il m'en remercia fort ; &
 „ pour m'en témoigner fa re-
 „ connoiffance, il alla, tout
 „ auffi-tôt, porter cette nou-
 „ velle à ma Femme. J'ai fû
 „ depuis, qu'il lui en contoit,
 „ & n'en étoit point écouté.
 „ Se perfuadant que la tendrefle
 „ pour un Epoux étoit le plus
 „ grand obftacle au fuccès de
 „ la fienne, il fe flatta de la
 „ vaincre par le recit de mon
 „ infidélité. Il fe trompa. La
 „ Nouvelle pénétra de douleur
 „ la Comteffe, & ne changea
 „ point fon Cœur.

„ Inſtruite de ma faute, elle
 „ m'en fit des reproches qui me
 „ confondirent. *Je pourrois me*
 „ *plaindre*, dit-elle, *de l'Insulte*
 „ *que vous avez faite à mon hon-*

„ neur

LETTRES PERSANES. 165

„ neur, en débauchant, dans ma
 „ propre Maison, une de mes Pa-
 „ rentes. Mais, hélas ! je ne suis
 „ sensible qu'au tort que vous avez
 „ fait à ma tendresse. Je vois,
 „ qu'elle vous est à charge. Je
 „ comprends même, qu'il ne m'est
 „ plus possible de regagner la vôtre.
 „ Vos dégoûts viennent de ce que
 „ je suis à vous ; & cette cause de
 „ vos dégoûts ne sauroit cesser. Si
 „ j'avois eu le malheur de vous de-
 „ plaire par quelque autre endroit,
 „ j'aurois pû y remédier. Mais,
 „ le défaut, que vous me trouvez,
 „ ne se peut corriger. Quelques
 „ soins que j'y prenne, il augmen-
 „ tera tous les jours. Je tâchai
 „ de la remettre. Je lui pro-
 „ mis d'être à l'avenir plus fi-
 „ dèle ; & , touché de ses bon-
 „ tez, je crus même, que je
 „ parlois tout de bon. Mais,
 „ le Penchant va son train, mal-
 „ gré qu'on en ait, & ma ré-
 „ solution ne put tenir contre
 les

„ les Charmes de la Comtesse

„ *Altemire.*

„ Cette Dame, une des plus
„ belles qu'il y eût à la Cour,
„ en étoit, en même tems, la
„ plus vaine, la plus avide, &
„ la plus débauchée. Quelque
„ démêlé, qu'elle avoit eu avec
„ ma Femme, pour le Pas, ou
„ sur des Ajustemens, lui fit i-
„ maginer le dessein de me cor-
„ rompre pour se vanger. Elle
„ n'eut que peu de peine à sé-
„ duire un Cœur, qui ne cher-
„ choit qu'une Séductrice. Mais,
„ comme son Avarice égaloit sa
„ Vanité, je payai chèrement
„ ses faveurs. Quoi que son
„ Mari fût un des plus riches
„ Seigneurs du Royaume, elle
„ étoit insatiable. Il falloit que
„ j'eusse tous les jours quelque
„ présent à lui faire. Je m'épu-
„ isois, mes affaires se dela-
„ broient, & j'étois comme en-
„ forcelé. Malgré tout le mé-
„ pris,

„ pris , que cette Conduite
 „ m'inspiroit pour elle , je ne
 „ pouvois me guérir , & l'ai-
 „ mois à la folie.

„ Je l'allai voir un jour , a-
 „ près une absence qui avoit
 „ redoublé mes transports.
 „ Elle me fit un accueil si froid ,
 „ & si desobligeant, que j'en fus
 „ accablé. Je la conjurai de
 „ m'en expliquer la raison. Elle
 „ me repondit , que *la dernière*
 „ *fois qu'elle avoit été à la Cour,*
 „ *elle avoit vû , à la Comtesse*
 „ *d'AGUILAR , un Collier de*
 „ *Diamans , qui ne pouvoit ve-*
 „ *nir que de moi ; qu'on ne fai-*
 „ *soit de semblables presents , qu'à*
 „ *des personnes aimées ; qu'elle*
 „ *devoit donc se tenir pour*
 „ *dit , que je l'aimois moins que ma*
 „ *femme ; & que , me voyant de-*
 „ *venu si bon Mari , elle se feroit*
 „ *scrupule de troubler notre Feli-*
 „ *cité Conjugale.*

„ Je lui dis , pour l'appaiser ,
 „ qu'il

„ qu'il n'y avoit point de preuves
 „ de mon amour, que je ne fusse
 „ prêt de lui donner. Croiriez-
 „ vous jusqu'où alla sa Mali-
 „ ce? Elle eut l'Impudence
 „ d'exiger de moi, que j'otasse
 „ ce Collier à ma Femme,
 „ pour le lui donner. Je lui
 „ en offris un autre, qui vau-
 „ droit le double de celui-là.
 „ J'eus beau dire. Elle vouloit
 „ avoir celui-là; point d'autre:
 „ *il y alloit de son Honneur*, di-
 „ soit elle. Ne pouvant l'a-
 „ doucir qu'à ce prix, j'allai
 „ chez moi: je volai le Bijou,
 „ & le donnai, à ma Maitresse,
 „ lui faisant néanmoins promet-
 „ tre, qu'elle feroit en sorte
 „ que ma Femme ne le verroit
 „ jamais à son Cou.

„ Tois jours après, on vint
 „ m'avertir, que la Comtesse
 „ d'*Aguilar* s'étoit évanouïe
 „ dans l'Antichambre de la
 „ Reine, & que du Palais
 „ elle

„ elle s'étoit retirée, en grand
 „ desordre, chez la Comtesse
 „ de *Pacheco*, sa Mere. J'y
 „ courus aussi-tôt dans un effroi,
 „ qui me fit comprendre que je
 „ l'aimois plus que je ne le
 „ croyois. Imaginez-vous donc
 „ ma confusion, quand j'eus
 „ appris de sa Bouche la cause
 „ de son Evanouissement. El-
 „ le avoit vû ses Diamans à la
 „ Comtesse d'*Altemire*. Je n'i-
 „ gnore pas, ajouta-t-elle, &
 „ personne n'ignore non plus, de
 „ qui, & de quelle manière, cette
 „ Dame les a reçus. Je veux
 „ m'épargner le chagrin de recevoir
 „ à l'avenir d'autres Affronts de
 „ la sorte. Il faut pour cela que
 „ je me separe de vous. Je ne
 „ saurois plus vivre pour vous être
 „ incommode. Je vous abandon-
 „ ne à vous-même. Vous n'aurez
 „ plus rien qui vous gêne. Li-
 „ vrez-vous à votre penchant.

„ Je déployai toute mon

H

„ Elo-

„ Eloquence pour la ramener.
 „ Je priai, je fis des Protesta-
 „ tions d'amendement. Elle
 „ demeura inflexible, & me re-
 „ pondit, que, puis que sa Con-
 „ duite passée n'avoit pû me chan-
 „ ger, elle n'esperoit plus rien de
 „ l'avenir. Six mois après, j'eus
 „ ordre de me rendre en *Flan-*
 „ *dres*, à mon Regiment. Je
 „ fus ravi d'une occasion qui
 „ m'eloignoit de *Madrid*. La
 „ separation de ma Femme m'a-
 „ voit accablé. Depuis mon
 „ arrivée en ce País, je lui
 „ écrivis trois ou quatre fois.
 „ Elle n'a pas daigné me faire
 „ reponse, & je m'imagine
 „ qu'enfin sa Fierté a triomphé de
 „ sa Tendresse. Ainsi, je vais mon
 „ train, je trouve par-tout des
 „ Objets qui m'amuse; & ,
 „ comme vous pourrez en fai-
 „ re de même, nous aurons
 „ reciproquement des Confi-
 „ dences à nous faire. Nous
 „ ne

„ ne manquerons pas d'intrigues
„ en *France*. „ L'Anglois le remercia de son Histoire, & lui promit d'en agir avec lui sans réserve.

Polydore, arrivé à *Paris*, n'eut rien de plus pressé que de savoir ce que *Emilie*, & son *Pere*, étoient devenus. Il n'en avoit point eu de Nouvelles depuis bien des années. Il apprit que *Septime* étoit mort, & que la Fille n'étoit plus dans la Capitale. Il écrivit en *Angleterre*, pour s'informer si elle n'y seroit point allée. On lui répondit, qu'il y avoit long-temps que l'on n'y entendoit plus parler de cette Dame, & que tout le monde croyoit qu'elle étoit morte en *France*. Cette Nouvelle lui fit grand plaisir. Quelque peu de peine que le personnage de *Mari* lui eût donné, celui de *Veuf* le rejoûit.

Les deux Amis ne firent pas un long séjour à *Paris*. Ils fu-

rent échangés pour des Officiers *François*, que le Prince de *Condé* avoit faits prisonniers. Revenus trop tard à l'Armée, pour y rien faire, il résolurent d'aller passer l'Hiver à *Bruxelles*, où étoit l'Archiduc. A peine y avoient-ils été un mois, que l'*Espagnol* fit confidence à l'*Anglois* d'une Intrigue qu'il avoit commencée avec une Dame *Francoise*. Il lui dit, que cette Dame vivoit fort retirée; que cela venoit apparemment de la médiocrité de sa fortune; & qu'il l'avoit vuë deux ou trois fois, par le moyen de l'Hotesse, que des libéralités avoient mise dans ses interets. Enfin, il promit à son Ami de l'y mener à la premiere rencontre. Il tint parole. Ils allerent ensemble rendre visite à Melle. d'*Alincourt*. C'étoit le nom de cette nouvelle Maitresse du Comte. En les voyant entrer, la Dame parut déconcertée, chan-

gea de Couleur, & se trouva dans un embarras à ne pouvoir dire un mot. Ce desordre alarma d'*Aguilar*. Il le trouva suspect. Son amour en conçut de la jalousie, & ne put s'empêcher d'en marquer son mécontentement. Il dit, d'un air chagrin, qu'il étoit *faché d'avoir pris si mal son temps pour lui rendre visite*. Elle tacha de se remettre, & repondit qu'il étoit toujours le bien venu; mais, que le Gentilhomme, qui l'accompagnoit, ressembloit si parfaitement à un de ses Freres, qui avoit perdu la vie en Flandres, qu'elle n'avoit pû le voir sans en être frappée; Et que s'il ressembloit à son frere du côté de l'Esprit, comme de celui du Corps, elle seroit charmée de sa connoissance. Elle accompagna ces paroles d'un si grand air de sincerité, que le Comte perdit ses soupçons. La Conversation fut d'abord générale. Ensuite, la

Demoiselle s'adressa singulièrement à *Polydore*, lui demanda depuis quel temps il étoit dans le Service d'*Espagne*, & lui fit quantité d'autres questions semblables, que l'on ne s'avise point de faire à des personnes qui sont tout-à-fait indifferentes. *Polydore* s'y prêta, dans l'esperance de pouvoir servir son Ami; & le Comte, qui ne se desioit point du tout de l'*Anglois*, fut charmé d'une liaison dont il conçut de grands avantages.

Ces deux Messieurs s'étant retirés, le Comte pria son Ami de lui dire ingénument ce qu'il pensoit de la Personne & de l'Esprit de sa Belle. *L'un & l'autre*, repondit-il, m'ont paru agréables. Je prefererois pourtant l'Esprit à la Personne. Mais, puis que nous en sommes là-dessus, permettez-moi de vous dire, que ce Visage ne m'est pas tout-à-fait nouveau. Je l'ai vu quelque part, sans que je puisse

se

se me le rappeler. Peut-être fut-ce à PARIS, pendant mon Enfance. Hé-bien, repliqua le Comte, vous voici à portée de renouveler connoissance. De peur que les Occasions ne s'en fassent trop attendre, je vous prie d'aller dès demain la voir de ma part : je suis engagé à une partie de Chasse avec l'Archiduc. Mademoiselle d'ALINCOURT pourroit s'appercevoir de mon absence. Vous aurez la bonté de lui en faire mes excuses. Je connois vôte Esprit & vôte Eloquence. L'Amitié vous en fera trouver plus qu'à l'ordinaire, pour servir ma passion ; & , pendant que vous serez auprès de ce que j'aime, mon éloignement ne me fera point de peine. Je le veux bien, repartit Polydore. Comptez que je vous rendrai tous les services possibles. Il ne me manque qu'une Maîtresse, pour rendre les choses égales entre

nous, & franchement je ne serois pas fâché d'en avoir.

Il s'aquita le lendemain de la Commission dont il s'étoit chargé. Il profita de l'occasion pour fonder le Cœur de Melle. d'*Alincourt*. Dans ce dessein, il se jetta sur le Mérite du Comte, dont il dit mille biens. Elle laissa voir pour lui de l'estime; mais d'une manière très froide, & qui ne montroit rien moins que de l'inclination. *Polydore*, passant ensuite à la Passion de son Ami, & tachant d'en peindre toute la Violence, on le pria séchement de briser là-dessus, & d'être bien persuadé qu'il n'y avoit rien à faire. Il rendit à l'*Espagnol* un Compte fidele de cet Entretien; & lui déclara, qu'à son avis, il n'y avoit rien à prétendre. Le Comte tira de sa Poche une Lettre qu'il venoit de recevoir.

Elle

Elle étoit de l'Hotesse. Il y avoit entre autres choses, que *Melle. d'Alincourt* n'étoit pas fille à se soucier beaucoup d'un amour respectueux & timide; qu'il falloit aller au fait avec elle, commencer par les offres, une Personne reduite, comme elle, allant d'abord au solide. Polydore, ayant dit à cela, que l'*Avis* n'étoit pas tout-à-fait improbable, & qu'en effet il avoit compris, par la Conversation de cette Demoiselle, que ses Malheurs l'avoient mise dans un Etat fort au dessous de sa naissance, les deux Amis convinrent de tenter l'Avanture. Le Comte écrivit une Lettre à la Belle, & lui marqua sans détour, & bien précisément, ce qu'il feroit pour elle, si elle vouloit se livrer. Au reste, ce qu'il offrit n'auroit pû qu'ébranler un Cœur plus facile.

Polydore, porteur de la Lettre, la remit en mains propres.

Après l'avoir luë , Mlle. d'Alincourt regarda fixement cet Anglois sans rien dire. A la suite de cette Scene muette, vint un torrent de larmes. La Belle affligée se remit pourtant à la fin ; & , recouvrant l'usage de la parole, *Monsieur*, dit-elle, *je me flattois , qu'il n'étoit pas au pouvoir de ma mauvaise destinée de me rendre plus malheureuse. Je me suis trompée. Mes disgraces n'étoient point encore au comble. Ce dernier coup passe tout ce que j'aurois pu craindre. Deux Gentils-hommes, dont je souhaittois l'estime , me traitent avec la dernière indignité ! Ils me jugent personne à recevoir une Lettre semblable ! Sachez , Monsieur , que la Fortune , qui a pû m'oter mes Biens ne m'otera jamais la Vertu ; & que, malgré ses injustices, je conserve assez de fierté , pour sentir toute l'insulte que vous me faites. Je me faisois un vrai plaisir de vous*
voir

voir , & le ferois encore , si vous ne vous étiez pas deshonore par une Commission si infame. Mais , puis que vous ne venez ici , que pour me séduire , je vous prie de n'y remettre jamais les pieds , & de dire à votre lâche Ami , en réponse à sa Lettre , que j'aimerois mieux me donner à un Laquais , que de me vendre à un Prince.

La Consternation de l'Anglois ne se peut exprimer. Chaque mot, qu'il entendoit , lui perçoit le Cœur. Tant de Vertu lui paroissoit un Prodige. Il ne s'en étoit jamais fait l'idée. Confus de ce qu'il venoit de faire & d'entendre , il courut en faire rapport au Comte. Celui-ci sentit redoubler son amour ; & , sur le champ , écrivit une Lettre des plus soumises & des plus respectueuses , pour demander pardon de sa faute. La Lettre lui fut renvoyée , sans qu'on daignât l'ouvrir. Jugeant à cela que

ses recherches étoient inutiles, il sortit, désespéré, de *Bruxelles*, & se retira chez un de ses Amis, où il se proposa d'attendre l'Ouverture de la Campagne.

Polydore demeura dans la Ville, non guère moins inquiet que le Comte. Mlle. d'*Alincourt* l'occupoit tout entier. Il se rappelloit, mille fois le jour, les dernières paroles qu'il lui avoit ouï prononcer, & y trouvoit des sentimens si grands & si beaux, qu'il ne pouvoit assez les admirer. Ne pouvant plus supporter l'ennui de ne la pas voir, il lui fit demander une seule Visite, pour une affaire, qui ne concernoit que lui personnellement. Elle lui accorda cette grace, & commença la Conversation, par une défense bien expresse, qu'elle lui fit, de prononcer seulement le nom du Seigneur *Espagnol*. *Je n'ai garde de vous en parler*, répondit-il, *je sou-*
hai-

haiterois même pouvoir oublier que je l'aye jamais connu. Ce que je viens faire ici n'est rien moins qu'un service à lui rendre, puis que c'est pour vous avouer, que je vous aime plus que lui, & plus que moi-même. Mais, puisque votre Cœur ne peut être à lui, pourquoi ne me seroit-il pas permis d'y prétendre? Ma conduite à l'égard d'un Ami n'est peut-être pas des plus droites. Par rapport à vous, elle ne sauroit l'être d'avantage. Vous n'y verrez jamais que l'estime la plus tendre & la plus respectueuse. J'aspire à votre possession, Mademoiselle, avec des sentimens dont votre Vertu doit être contente. Je suis veuf, & maître de moi-même. J'ai assez de bien pour Vous & pour Moi; & je me félicite de pouvoir vous élever au rang de votre naissance. C'est, Mademoiselle, la seule réparation que je puisse vous faire d'un affront qui blessait votre honneur. Votre refus me jettera dans le dernier desespoir.

Elle lui répondit , en rougissant , qu'elle lui étoit fort obligée des sentimens qu'il venoit de marquer ; qu'elle agreoit sa Personne , & trouvoit son Esprit charmant : mais que , par malheur , elle étoit déjà mariée , & ne savoit que répondre à sa Proposition. Juste Ciel ! s'écria-t-il. Quoi ! vous êtes mariée ? Et qui est donc votre Epoux ? Le plus indigne de tous les Mortels , repliqua-t-elle. Un Homme , qui m'a abandonnée à toute la rigueur de ma mauvaise Fortune , & qui , à l'heure qu'il est , ne sait ce que je suis devenue , ni ne s'en embarrasse. Vous avez raison , Mademoiselle , reprit l'Amant : il doit être le plus indigne des Hommes ; puis qu'il connoit si peu le prix du Thrésor qu'il possède. Souffrez que je vous vange. Mon Epée est à votre service. Je cours percer le Cœur de ce Monstre. Non pas cela , lui dit-elle : vôtre Sureté m'est plus chère que ma Vengeance. Tout ce que je
vous

vous demande est que vous me juriez de ne faire jamais comme ce Mari; & de m'aimer toujours, comme vous faites, lorsque vous me connoîtrez mieux que vous ne me connoissez. A cette Condition, vous obtiendrez de moi toutes les Faveurs que le Devoir me permet, & peut-être que vôtre Fidelité levera bien des obstacles.

L'heureux *Polydore* fit le serment, qu'on lui demandoit. Il obtint, aussitôt, la permission de voir sa Belle, tout aussi souvent qu'il le vouloit. Mais, comme ils connoissoient tous deux l'Infidélité de l'Hotesse, ils se donnoient rendez-vous en d'autres endroits, que chez elle. Ce Commerce dura quelque tems, sans que rien le troublât. Mais, l'Espionne étoit vigilante : elle découvrit le Mystère, & le Comte d'*Aguilar* en fut instruit sans délai. Rage ne fut jamais égale à la sienne. Il écrivit à

Pe-

Polydore, dans les termes les plus amers, pour lui reprocher l'insulte faite à l'Amitié, & finissoit sa Lettre par un Appel. Le Lieu du Rendez-vous étoit derrière un Couvent de Filles, à deux lieues de *Bruxelles*. L'*Anglois* accepta le Duel, & se rendit au Champ de Bataille. Avant que de tirer l'Epée, il voulut dire ses raisons, que le Comte ne daigna pas écouter. Ils se battirent quelque tems avec assez d'égalité, quoi qu'avec beaucoup de fureur. Enfin, la Fortune se déclara pour *Polydore*. L'*Espagnol* reçut deux ou trois Blessures, qui lui firent perdre beaucoup de sang. Il s'évanouit, & tomba. Le Vainqueur, voyant son Ennemi par terre, le crut mort, & s'éloigna en toute diligence.

Dans cet instant, passa un Carrosse à six Chevaux, qui alloit au Couvent. Une Dame, qui

qui étoit dans ce Carrosse, voyant un Homme qui baignoit dans son propre sang , fit arrêter la Voiture , & tâcha de secourir ce mourant. Dès qu'elle le vit au visage, elle jeta un grand cri, & tomba, elle-même, sur ce Corps, évanouïe. Les Domestiques conjecturerent , que leur Maitresse prenoit beaucoup d'intérêt au Cavalier , & le transportèrent avec elle au Couvent. La Dame fut bientôt revenue; & le Comte donnant encore quelques signes de Vie , on fit venir le Chirurgien , qui trouva que les Blessures étoient dangereuses, sans être mortelles. On le pensa : on en prit grand soin. La Dame ne l'abandonnoit ni le jour ni la nuit. Elle ne se donnoit pas un moment de repos. Mais, elle étoit toujours voilée. A ce Visage, toujours couvert, le Comte la prit pour l'une des Religieuses, & ne pouvoit assez

remercier une Personne si charitable. Sa Curiosité augmenta avec sa Santé. Il vouloit absolument favoir à qui il avoit de si grandes Obligations. *Etes-vous Religieuse, Mademoiselle*, lui dit-il un jour. *Je me flatte que non; car, je serois inconsolable, si je ne devois plus vous voir, après que je serois sorti d'une Maison où vous m'avez fait tant de bien.* Monsieur, répondit-elle, la Dame pour laquelle vous vous êtes battu, m'effacera bientôt de votre Mémoire. *Je ne suis point en Religion.* Cependant, vous ne me verrez jamais hors de l'enceinte de ce Monastère. Comment, Madame, repliqua-t-il, n'en étiez-vous pas dehors, lors que vous me sauvâtes la vie? Oui, répondit-elle: Je venois de rendre Visite à une Amie qui est dans un Couvent de la Ville. Mais, voilà qui est fait. Je ne sortirai point d'ici, tant que vous serez à BRUXELLES; car, vous êtes de tous les

les Hommes celui que je souhaite le plus d'éviter.

Ces paroles le déconcertèrent si fort , qu'il demeura quelque tems à pouvoir dire un mot. Enfin il lui dit , qu'il ne pouvoit concilier ses actions avec ses paroles , & qu'il ne pouvoit pas comprendre qu'il dût lui être si odieux , puisqu'elle avoit pris tant de soins pour lui conserver la Vie. On vous expliquera cet Enigme , lui repondit-elle , lorsque votre santé sera parfaitement retablie. En attendant , contentez-vous de savoir , que je ne saurois vous haïr , & que cependant je suis résolue à vous fuir tout comme si je vous haïssois.

Là finit une Conversation qui jetta l'Espagnol en des perplexités , qui ne sauroient s'exprimer. La Dame demeura quelques jours sans le voir. Mais , le Convalescent s'étant tout-à-fait rétabli , elle vint le trouver un matin , & lui parla en ces termes.

Puis-

Puisque vous voulez connoître celle, qui parut si affligée en voyant votre *Vie* en danger ; qui vous a soigné si attentivement pendant votre *Maladie* ; & qui a résolu de vous abandonner pour jamais , à présent que vous vous portez bien ; rappelez-vous les *Avantures* galantes que vous eûtes à *MADRID*, votre *Passion* pour une *Maitresse* qui vous méprise, & vôtre *Ingratitude* pour une *Femme* qui vous aimait toujours ; rappelez-vous toutes ces choses , & vous ne vous étonnerez plus de mes *Actions* , ni de mes *Paroles*. Oui, d' *AGUILAR*, je suis cette *Epouse*, qui fut destinée à connoître toutes vos *Infidélitez* , & à souffrir de toutes vos *Fautes*.

En prononçant ces derniers mots, elle leva son Voile, & fit voir au Comte, éperdu, un Visage qu'il ne connoissoit que trop, & qu'il n'attendoit guère en *Flandres*. Dans ce moment,

son

son Cœur sentit toutes les Passions à la fois. La Honte, les Remords, l'Amour, la Reconnoissance, l'Estime. Il se jetta aux pieds de la Comtesse. Il les baigna de ses larmes. Il la pria mille fois de lui pardonner. *C'est peu de vous pardonner*, lui dit elle : *je vous assure aussi de toute ma Tendresse. Mais, pour ma Personne, vous ne l'aurez jamais. La resolution en est prise. J'ai trop de preuves de votre inconstance, pour me flatter qu'aucunes Obligations, que vous m'auriez, puissent fixer votre Cœur. Vous ne serez jamais pour moi toute seule, & je tiens au dessous de moi de vous partager. Je m'estime assez heureuse d'avoir pu contribuer à vous conserver une vie, que vous hazardiez pour une autre. Je vous demande, pour toute reconnoissance, de vous faire quelquefois un plaisir de penser à moi, & de ne chercher jamais plus à me voir.*

Le

Le Comte, sur la Roue, n'auroit pas plus souffert qu'en entendant ce Discours. Il se flatta, pourtant, qu'il n'y entroit que de la jalousie, & qu'il ne lui seroit pas impossible d'y remédier. Dans cette vuë, il dépêcha un de ses Serviteurs à *Bruxelles*. Il le chargea d'un Billet pour Melle. d'*Alincourt*. Il lui marquoit, qu'étant parfaitement guéri de ses blessures, il avoit de pressantes raisons, qui lui faisoient souhaiter de la voir; & qu'il la conjuroit de venir sur le champ au Convent où il étoit, & d'amener *Polydore* avec elle, si cela se pouvoit. Cela se pouvoit effectivement, puisque l'*Anglois* ne s'étoit point écarté de la Ville, & qu'après s'y être tenu caché quelque temps, il reparoissoit en public, depuis que l'*Espagnol* étoit hors de danger.

En attendant leur arrivée,
d'*Agui-*

d'*Aguilar* continua la Conversation avec sa Femme, & lui demanda par quel accident elle se trouvoit dans les *Pais-Bas* ?
 „ Vous vous souvenez, lui dit-
 „ elle, qu'après que j'eus découvert votre Intrigue avec
 „ la Comtesse d'*Altemire*, je me
 „ retirai chez ma Mere, &
 „ que j'y demeurai j'usqu'à ce
 „ que vous futes parti pour
 „ l'Armée. Peu de temps après,
 „ j'eus le malheur de
 „ perdre cette chere Mere. Sa
 „ Mort m'affligea extrêmement;
 „ & j'en fus d'autant plus touchée,
 „ que le chagrin de votre mauvais
 „ procédé envers
 „ moi avoit hâté la fin de ses
 „ jours. Tant de coups accablans
 „ me dégoutèrent si fort
 „ de *Madrid*, que je ne pus me
 „ résoudre à y demeurer. Comme
 „ je méditois un Lieu de retraite,
 „ le bonheur voulut,
 „ que Donne *Eugenie de Montalgre*,
 „ talegre,

„ *talgre*, ma Cousine, & Reli-
 „ gieuse dans le Couvent où
 „ nous sommes, m'écrivit qu'el-
 „ le venoit d'en être élue Ab-
 „ besse. Il me vint aussitôt dans
 „ l'Esprit, que je ne pouvois
 „ être plus agréablement, que
 „ dans une Maison, qui étoit
 „ dirigée par cette Parente. Je
 „ suivis cette idée. Je mis or-
 „ dre à mes affaires. Je vins
 „ dans les Pais-Bas, & l'on me
 „ prit en pension dans ce Lieu,
 „ où j'ai toujours vécu depuis
 „ que je laissai l'*Espagne*.

A peine ce Récit fut-il fini,
 que les deux personnes, que l'on
 attendoit, arriverent. La Com-
 tesse d'*Aguilar* changea de cou-
 leur à l'aproche de Melle. d'*Alin-*
court, mais le Comte courut
 embrasser *Polydore*, & l'assura,
 qu'il n'étoit plus son Rival, &
 qu'il cedit volontiers une Person-
 ne qu'il avoit tendrement aimée à
 un Ami, qui en meritoit la ten-
 dresse.

*dressé. Il lui conta ensuite de quelle maniere, il devoit la Vie à sa Femme, & ce qu'elle avoit fait pour sa guérison. Il s'exprima sur cet Article, avec tant d'amour & de reconnoissance, que si la Comtesse eût pû changer d'avis, elle auroit été certainement entraînée. Mlle. d'Alincourt, que ce Recit avoit attendrie, joignit ses prieres à celles du Mari; &, après avoir dit à la Dame, qu'elle étoit très affligée d'avoir été la Cause innocente du danger, qu'avoit couru son Epoux, *J'espere pourtant*, ajouta-t-elle, *que cela même contribuera, dans la suite, à votre bonheur, en mettant fin à vos plaintes, & à ses infidélitez. Ne prenez pas ceci, Madame, pour un vain Compliment. La Conjoncture est aussi délicate pour moi que pour vous. Ce moment va décider de tout mon bonheur, ou de tout mon malheur. Je vous conjure,**

de ne m'y pas refuser le secours d'une Amie. Je tremble du Secret que je vais découvrir. Mais , mon honneur ne me permet plus de le taire.

En disant ces Mots , elle se mit aux genoux de Polydore , & lui prenant la main , Mon cher Mari , lui dit-elle , vous voyez à vos pieds , dans cette d'Alincourt à qui vous avez juré une Fidelité éternelle , votre Femme EMILIE : Cette Emilie , que vous abandonnâtes à l'âge de seize ans , après l'avoir épousée à douze : Cette Emilie , que vous avez crüe morte , & qui ne vivra pas un moment , si vous refusez de la reconnoître , & de la recevoir. Vous ne pouvez plus prétexter la Contrainte. Vous vous êtes attaché à moi par choix , & par inclination. Nos Peres n'y ont point eû de part. L'Amour seul a formé le nouveau Nœud qui nous lie , & c'est de l'Amour seul que je souhaite de vous obtenir. Je
ne

*ne veux votre cœur qu'à ce Titre ;
 & si vous me l'accordez, je n'au-
 rai plus rien à desirer dans le
 monde.*

*Polydore, qui n'en croÿoit pres-
 que ni ses Yeux ni ses Oreilles,
 écoutoit & regardoit en silence
 la belle Personne, qui lui par-
 loit de la sorte. Il l'examinoit
 trait par trait, comme si c'étoit
 la première fois, qu'il l'eût vuë,
 ou comme s'il eût cru pouvoir
 s'en rappeler quelque idée. A
 une Admiration, qui le rendoit
 immobile, succédèrent bientôt
 des Mouvements plus animés &
 plus tendres. Il la prit amou-
 reusement entre ses Bras, & lui
 donnant mille & mille Baifers
 pleins de flamme, *Est-il bien
 vrai, s'écria-t-il, que vous soyez
 Emilie ? Puis-je avoir eû le bon-
 heur de vous devoir à mon choix ?
 Quoi ! c'est aujourd'hui mon inclina-
 tion pure & libre, qui confirme
 un Mariage, dont la Contrainte**

I 2

seale

seule m'a fait autrefois souhaiter la dissolution ! Que les nouveaux liens , qui m'attachent à Vous , vont différer des premiers ! Ils seront éternels , & feront toute la félicité de ma Vie. Oh ! ma chère , mon incomparable Emilie , par quel miracle sommes-nous rendus l'un à l'autre ? Je vous croyois dans le Tombeau , & je vous retrouve à Bruxelles ? Expliquez-moi comment cela s'est pû faire. Apprenez-moi toutes les injustices que je vous ai faites , afin que je me mette en devoir de les réparer.

Le Comte & la Comtesse d'Aguilar , témoignant , de même , une extreme curiosité de savoir les Aventures d'Emilie , elle leur en conta l'Histoire , de la manière suivante , en s'adressant à Polydore.

„ Vous devez vous ressouvenir , Monsieur , qu'après notre rupture , je me retirai sur
 „ les Terres de mon Pere , dans
 „ la

„ la Province. Je ne pouvois
 „ plus paroître, avec honneur,
 „ dans la Capitale. Vôte aver-
 „ sion capricieuse, & ma honte,
 „ y avoient trop éclaté. La
 „ Fierté me fit sentir vivement
 „ cet affront. Je dois pourtant
 „ avouer, que l'Amour y fut
 „ encore plus sensible. J'avois
 „ été élevée à vous regarder
 „ comme mon Epoux, je vous
 „ avois aimé dès l'Enfance.
 „ Vous me plaisiez infiniment.
 „ Comment passer de ces senti-
 „ mens à l'indifference? Je le
 „ pouvois si peu, que mon
 „ Cœur plaidoit votre Cause. Il
 „ se déclaroit pour vous, con-
 „ tre moi-même. Je trouvois,
 „ que vous aviez raison de vou-
 „ loir être libre dans le choix
 „ d'une femme; & j'approu-
 „ vois, tout bas, des sentimens
 „ que la bienséance vouloit que
 „ je condamnasse tout haut. Ma
 „ situation ne pouvoit être plus

„ triste. J'eus ensuite, de sur-
 „ croit, à soutenir les malheurs
 „ de la Guerre Civile. Mon
 „ Pere y perdit tout son Bien,
 „ & se vit contraint de chercher
 „ un azile parmi les Etrangers.
 „ Il s'établit à *Paris*, où il ne
 „ pût sauver, des debris de sa
 „ Maison, que trois à quatre
 „ mille livres Sterling, partie en
 „ espèces, & partie en joyaux.
 „ Avec ce petit Capital, nous
 „ pouvions vivre, & c'étoit
 „ tout. Mon affliction s'accom-
 „ modoit de cet état obscur.
 „ Dans une Fortune, qui m'eût
 „ mise dans la nécessité de pa-
 „ roître, j'aurois été moins con-
 „ tente. Nous ne voiyons ab-
 „ solument, que deux ou trois
 „ Dames, qui logeoient dans la
 „ même Maison. Je me fis un
 „ amusement d'apprendre la
 „ Langue *Françoise*, dont j'a-
 „ vois déjà quelque teinture en
 „ *Angleterre*. A force de ne
 „ par-

„ parler que cette Langue, pen-
 „ dant trois à quatre Années, je
 „ m'y perfectionnai si bien, qu'à
 „ mon accent il auroit été bien
 „ difficile de ne me pas pren-
 „ dre pour une *Françoise*. Vous
 „ vous y êtes trompé vous-mê-
 „ me , & cette erreur ne m'a
 „ pas été inutile.

„ Pendant la troisiéme année
 „ de notre Séjour à *Paris*, mon
 „ Pere fit connoissance avec
 „ une Veuve , qui s'appelloit
 „ d'*Alincourt* , & dont le nom ,
 „ que j'ai pris , m'a bien dedom-
 „ magé du tort , que me fit la
 „ Dame qui le portoit. Née
 „ dans le *Brabant* , elle avoit
 „ épousé un Gentilhomme
 „ *François* , qui mourut jeune ,
 „ & lui laissa peu de bien. Elle
 „ avoit avec elle , une Sœur ,
 „ beaucoup plus jeune , &
 „ moins belle. L'Aînée s'étoit
 „ bien conservée. Quoiqu'elle
 „ eût déjà plus de quarante ans,

„ il lui restoit encore bien des
 „ charmes. Mon Pere en de-
 „ vint amoureux. Il étoit pour-
 „ tant dans sa soixantième. Peut-
 „ être que l'âge avoit affoibli sa
 „ Raison. Au moins n'y a-t-il
 „ guère autre chose qui pût ex-
 „ cuser les Extravagances, qu'il
 „ fit pour la Veuve. Elle en
 „ profita pour ses intérêts, en
 „ l'engageant à l'épouser. Il lui
 „ fit donation des trois mille Li-
 „ vres Sterling qu'il avoit en
 „ *France*, & ne me laissa que les
 „ joyaux, qui à peine en va-
 „ loient mille. L'Avidité de ma
 „ Belle-Mere ne se borna pas à
 „ cela. Elle entreprit de me
 „ vendre à un Marquis, qui a-
 „ voit formé sur moi d'infames
 „ desseins. Ne pouvant m'ob-
 „ tenir de moi-même. Il se tour-
 „ na du côté de cette Megere.
 „ Il lui offrit deux mille Ecus,
 „ pour l'introduire de nuit dans
 „ ma Chambre. Elle accepta
 „ la

„ la Proposition ; & , pour exé-
 „ cuter le dessein , elle prit le
 „ tems que mon Pere étoit hors
 „ de Ville , & une heure à la-
 „ quelle il étoit vrai-semblable ,
 „ que je serois endormie. Le
 „ bonheur voulut que ce soir-là,
 „ je m'étois amusée à lire un
 „ Roman avec Mlle. *du Fresne*,
 „ cette Sœur de Mme. d'*Alin-*
 „ *court* dont je vous ai parlé.
 „ Cette Lecture nous avoit fait
 „ veiller beaucoup plus tard qu'à
 „ notre ordinaire. La *du Fres-*
 „ *ne* , dont la Chambre étoit as-
 „ sez loin de la mienne , crai-
 „ gnit de reveiller le monde ,
 „ si elle y alloit , & nous nous
 „ couchâmes toutes deux dans
 „ mon Lit. J'étois si remplie
 „ de notre Roman , que je ne
 „ pus m'endormir. Il faisoit
 „ beau clair de Lune. La porte
 „ de ma Chambre donnoit sur le
 „ jardin. Il me prit envie d'y
 „ aller faire un tour pour me ra-

„ fraichir. Je me levai , passai
 „ une Robe , & sortis. A pei-
 „ ne avois-je été une demi heu-
 „ ré dehors , que j'entendis la
 „ *du Fresne* qui crioit , au Se-
 „ cours ! J'y volai , & je trou-
 „ vai mon Galant dans une At-
 „ titude , qui me fit craindre ,
 „ que je ne vinsse trop tard. A
 „ cette vuë , je criai aussi de tou-
 „ te ma force , pour appeller les
 „ Voisins. Le Marquis , qui en
 „ fut allarmé , ne jugea pas à
 „ propos de les attendre. Mais ,
 „ piqué d'avoir trouvé une Gue-
 „ non dans ce Lit où il croïoit
 „ me surprendre , il crut que
 „ c'étoit une pièce de ma Belle-
 „ Mere ; & , pour s'en vanger ,
 „ nous conta le Marché qu'il
 „ avoit fait avec elle , en nous
 „ assurant du plus grand sérieux ,
 „ qu'il *n'auroit pas donné cinq cens*
 „ *Écus pour une nuit de Mlle.*
 „ *du Fresne.* Après cette belle
 „ Sentence , il prit la fuite. Il
 „ en

„ en étoit tems. A peine pou-
 „ voit-il être hors de la Maison,
 „ que ma Chambre étoit pleine
 „ de Monde.
 „ J'étois outrée du lâche tour
 „ qu'on avoit voulu me jouer.
 „ Je n'eus donc rien de plus
 „ pressé que de conter cette A-
 „ vanture à mon Pere. Je lui
 „ rapportai sur-tout ce que le
 „ Marquis avoit dit. La *du*
 „ *Fresne* confirma tout ce que
 „ je dis. Nous en agîmes toutes
 „ les deux , à cet égard , avec
 „ beaucoup d'imprudence. Auf-
 „ si eûmes-nous tout sujet de
 „ nous en repentir. Mon Pere
 „ fut si navré de ce coup , qu'il
 „ en prit une Fièvre, qui le mit
 „ en peu de tems au Tombeau.
 „ Dès qu'il fut mort , sa chere
 „ Veuve nous chassa de chez
 „ elle , sa Sœur & moi. J'eus
 „ bien de la peine à retirer de
 „ ses Mains mon Argent , &
 „ mes Hardes. Je ne me trou-

„ vai jamais dans un plus grand
 „ embarras. Je ne savois où
 „ donner de la tête. La *du*
 „ *Fresne* me proposa de l'accom-
 „ pagner à *Bruxelles*. Elle y a-
 „ voit une Tante , fort âgée,
 „ dont elle attendoit quelque
 „ petite Succession , & qui se
 „ feroit un plaisir de nous rece-
 „ voir. J'acceptai ce Parti. Je
 „ l'aimai mieux que de retour-
 „ ner en *Angleterre* ; ma Fierté
 „ ne me permettant point d'y
 „ paroître dans le triste état où
 „ je me voyois reduite.

„ En arrivant à *Bruxelles*,
 „ nous trouvâmes la Tante
 „ morte. Mais, elle avoit ef-
 „ fectivement laissé la plus
 „ grande partie de son Bien à sa
 „ Nièce. Il y avoit de quoi vi-
 „ vre pour cette dernière.
 „ Nous convinmes qu'elle me
 „ prendroit en pension ; que je
 „ passerois pour une Parente de
 „ son premier Beau-Frere ; que
 „ pour

„ pour cet effet je m'appelle-
 „ rois d'*Alincourt*; & qu'elle ne
 „ diroit rien du dernier Maria-
 „ ge de sa Sœur, dont les suites
 „ avoient été si facheuses pour
 „ Elle & Moi. Nous vécumes
 „ tranquillement ensemble, jus-
 „ qu'à ce que le Comte d'*Agui-*
 „ *lar* vint troubler nôtre repos.
 „ J'eus le malheur de lui plaire.
 „ Je voulois l'éviter. Il corrompit
 „ mon Hoteffe, & cette lâche
 „ Amie lui facilita les moyens
 „ de me voir.

„ Rappelez-vous, Monsieur,
 „ la premiere visite que vous
 „ me rendites. Le Comte vous
 „ introduisit. Vous ne pouvez
 „ avoir oublié mon desordre.
 „ Je vous reconnus aussi-tôt.
 „ L'Amour avoit gravé vôtre
 „ idée trop avant dans mon
 „ Cœur. La longueur de l'ab-
 „ sence n'avoit pû l'effacer. Il
 „ n'en fut pas de même de
 „ vous: grace à vôtre indiffe-

„ rence, j'étois entièrement hors
 „ de votre Memoire. Il y a-
 „ voit d'ailleurs près de quinze
 „ ans, que vous ne m'aviez vue;
 „ & ce temps là ne pouvoit que
 „ m'avoir fort changée. Quoi
 „ qu'il en soit, je crus mourir
 „ de surprise; &, lors que je me
 „ retrouvai la force de parler,
 „ je fus sur le point de me dé-
 „ couvrir. Mais, voyant que
 „ vous ne me reconnoissiez
 „ point, je me retins, & pris
 „ un détour pour vous cacher
 „ l'embarras où j'étois. Je
 „ fis même reflexion, qu'il me
 „ pourroit être utile de vous
 „ demeurer inconnue. Je pou-
 „ vois, au moins, avoir le plai-
 „ sir de vous entretenir libre-
 „ ment, & d'apprendre, de
 „ vous même, ce qui vous é-
 „ toit arrivé depuis notre sepa-
 „ ration.

„ Lors que vous revintes le
 „ lendemain, en qualité de con-
 „ fident

„ fident du Comte, pour servir
 „ auprès de moi son Amour, je
 „ me fis un plaisir malin, qui ne
 „ fut pas mediocre, de vous
 „ voir imprudemment employer
 „ vos talens en faveur d'un au-
 „ tre, pour débaucher vôtre
 „ propre Femme, & trouvai
 „ que cela seul me vangeoit de
 „ tous vos mépris d'autrefois;
 „ & si je n'eusse écouté que
 „ mon ressentiment, l'occasion
 „ de vous en punir ne pouvoit
 „ être plus belle. Une autre
 „ en auroit été tentée. Ma
 „ Vertu me soutint contre
 „ l'Esprit de Vengeance, & je ne
 „ songeai qu'aux moyens de
 „ gagner votre Estime.

„ Vous prêtâtes, ensuite,
 „ votre Ministère à l'indigne
 „ Proposition que le Comte me
 „ fit. J'y vis que vous me pre-
 „ niez pour une Ame de boue;
 „ & ce nouvel Affront, qui
 „ combloit la mesure, me fit
 „ pren-

„ prendre, sur le champ, la
 „ ferme resolution de ne vous
 „ plus voir de ma vie. Après
 „ cela, vous me marquâtes une
 „ sincere douleur de vôtre fau-
 „ te ; vous me fites une Decla-
 „ ration d'Amour dans les ter-
 „ mes les plus respectueux. Vous
 „ souhaitâtes enfin de m'épou-
 „ ser. Je suivis les mouvemens
 „ de mon Cœur. Ma Tendres-
 „ se repondit à la vôtre. Je
 „ n'eus point de faveurs à vous
 „ refuser. J'en exceptai la der-
 „ niere ; mais, en vous la lais-
 „ sant esperer, si vous la meri-
 „ tiez par votre conduite. Je
 „ ne puis vous en parler sans
 „ rougir. Un temps fut que
 „ vous la dédaignâtes. J'ôse à
 „ present me flatter, que vous
 „ l'accepterez, avec moins de
 „ repugnance. Vos Promesses,
 „ & votre Passion, me rassurent ;
 „ & s'il ne falloit, pour me ren-
 „ dre heureuse, que vous pos-
 „ seder,

„feder, rien ne manqueroit à
 „mon bonheur. Il y manquoit
 „pourtant toujours quelque
 „chose, tant que vous ne me
 „connoissiez pas sous le nom
 „d'*Emilie*. Que savois-je si ce
 „nom ne vous refroidiroit pas ?
 „Vous auriez pû m'accuser de
 „vous avoir trompée ; vous
 „auriez pû m'en faire un Cri-
 „me, & j'aurois été malheureu-
 „se. A cette heure, mes de-
 „sirs sont pleinement satisfaits.
 „Vous savez qui je suis : vous
 „daignez aimer *Emilie*. Vous
 „voulez bien me reconnoître
 „pour votre Epouse. C'est
 „un Titre dont je sens tout
 „l'honneur. Le soin de ne
 „m'en pas rendre indigne va
 „faire toute mon ambition, &
 „toute mon étude ; & je ne
 „penserai plus à mes disgraces
 „passées, que pour mieux
 „goûter les douceurs de ma
 „félicité présente.

Emilie

Emilie ayant fini ce Recit, le Comte & la Comtesse d'*Aguilar* l'en remercierent, en l'assurant qu'ils prenoient, avec sincerité, la plus tendre part à sa joye. Alors, *Polydore* conjura cette Dame de suivre l'Exemple, & de se rendre à un Mari, qui l'en sollicitoit avec tant d'ardeur. Mais, elle lui répondit froidement, qu'elle connoissoit trop bien le Comte, pour n'être pas convaincûe, qu'au bout de quelques Mois, ce seroit à recommencer; qu'elle n'étoit plus, ni si belle, ni si jeune, qu'au temps qu'elle s'en étoit séparée; qu'étant moins aimable, elle ne devoit pas compter d'en être plus aimée; qu'elle en avoit assez fait pour s'assurer de son *Estime*; mais, qu'elle ne savoit que trop, par diverses Experiences, que chez lui l'*Estime* étoit un mauvais garant de l'*Amour*. D'ailleurs, ajouta-t-elle; je connois ma Foiblesse. Si je vivois encore avec

Mr.

LETTRES PERSANES. 211

Mr. le Comte, il auroit beau m'être fidele; je le croirois toujours volage. Je serois jalouse; & vous sentez bien qu'il n'en faudroit pas davantage pour nous rendre tous deux malheureux. Il vaut mieux, pour lui, & pour moi, que je sorte d'un monde pour lequel je ne suis point faite. Monsieur en sera plus libre, & j'en serai plus tranquille.

*Polydore, voyant qu'il étoit inutile de disputer contre la Comtesse, & trouvant même dans ses sentimens quelque chose de grand, lui dit adieu, de même qu'au Comte; &, dès qu'il fut arrivé à *Bruxelles*, il y consumma, avec *Emilie*, un Mariage qui avoit été benî en *Angleterre* depuis près de vingt Ans.*

De Londres le

LET-



L E T T R E X X X V .

Selim à Mirza , à Ispahan.

U N Homme de ma Con-
noissance me mena, hier,
à vingt milles de *Londres*, pour
y voir un de ses Amis, qui
s'est bâti une Maison, dans
l'Endroit où nous allames. Cet
Ami demeueroit autrefois dans
la Ville, & y faisoit un Negoce
assez languissant. S'étant jetté
dans le Commerce des Actions,
dont le Jeu a de grands capri-
ces, il y gagna, en peu de
temps, de vastes richesses; &
dès qu'il fut riche, il donna
dans le Grand. Les Gens de
Qualité se piquent tous d'enten-
dre l'Architecture, la Peintu-
re, & les autres Arts de ce
genre. Notre Homme fit donc
l'habile

l'habile comme eux; & n'entreprit ce Batiment, que pour y faire voir un simple essai de son savoir-faire. On nous fit d'abord entrer dans un lieu, où je crus être au Cœur de l'Hiver. La Chambre n'avoit point de Cheminée, & paroissoit encore plus froide à la vuë, qu'elle ne l'étoit au sentiment. *Je m'imagi-*
ne, dis-je à mon Conducteur,
que c'est ici la Grotte où toute la
Famille doit être enterrée. Mais
je voudrois bien voir les Appart-
emens qui sont destinés pour l'habi-
tation des personnes vivantes; car,
à vous parler franchement, l'extre-
me froideur de ces Murailles n'ac-
commode point un Persan. Je
vois bien, me repondit-il, *que vous*
n'avez pas de goût; car, autrement,
vous ne sauriez trouver qu'il fait
froid dans un Salon aussi beau que
l'est celui-ci.

J'allois lui repondre, lorsque
 le Maître de la Maison nous
 vint

vint joindre. Je me flattai qu'il auroit la politesse de nous faire voir du Feu ; mais point du tout. Il nous fallut voir tous les Appartemens en détail, & ensuite on nous conduisit au jardin. Le Vent de Bise souffloit. En traversant une grande Plaine qui étoit fort nue, ce Vent étoit plus morfondant qu'à l'ordinaire. Le Jardin acheva donc ce que le Sallon avoit commencé. J'attrapai un grand Rhume, & perdis l'usage de la voix.

Enfin, pourtant, on nous fit mettre à Table. Ce fut heureusement dans une Salle où les Regles de l'Architecture avoient permis que l'on fût chaudement. Mais, lors qu'on eut servi, je me trouvai dans le plus grand embarras de ma vie. Il y avoit quantité de Plats, & ne reconnoissant aucune des Viandes, je ne savois que demander. L'Hôte faisoit sa

Cuisi-

Cuisine à la *Françoise*. Il ne paroïssoit rien sur sa Table, qui y conservât sa Forme naturelle. Je goûtai, au hazard, de cinq ou six de ces Plats. Je n'en fus que plus embarrassé; car, je trouvai que l'on avoit mis par-tout de la Chair de Pourceau*, que je ne pouvois toucher sans souillure.

Je ne dinai donc point; &, pour me raccommo-der, j'eus, pour regal, après le Repas, la conversation de nôtre Hôte avec son Maître Architecte. Ils la farcirent si cruellement de tous les Termes de l'Art, que je n'y entendis presque rien. Ils parlerent, entre autres choses, de certaines Gens, qu'ils nommèrent *Virtuoses*, & que je pris pour une Secte de Philosophes rigides en fait de Morale. Leur nom, tiré de la *Vertu*, m'en donna cette idée. J'appris dans
la

* C'est - à - dire , que les Viandes étoient lardées.

la suite, que l'on appelloit ainsi certain Ordre de Violonneurs, d'Eunuques, de Peintres, de Maçons, de Jardiniers, & surtout de Gens de Qualité, qui, sortis d'*Angleterre* les plus gros Butors du Monde, y rentrent *Virtuoses* parfaits, quand ils ont fait leur Tour d'*Italie*. Je compris, par la Conversation qui m'ennuya si fort, que les Gens de cet Ordre s'arrogent une Autorité législative sur tous leurs Compatriotes. Ils ordonnent à celui-ci de mettre à bas sa Maison, & d'en rebâtir une autre, qu'il ne pourra, ni payer, ni habiter. Ils commandent à celui-là de se défaire de ses anciens Meubles, & d'en acheter de nouveaux, qui seront plus chers, & moins commodes. Quoiqu'un troisieme ne goûte, pour tout spectacle, que le combat des Coqs ou des Taureaux, ils l'obligent,

ge
ler
dro
cha
& c
qui
aux
Per
S
dan
d'un
disoi
si el
aume
étoit
les l
chaq
lemen
selon
au m
du l
pêter
regne
dit-o
penda
re. l

gent, malgré qu'il en ait, d'aller à l'Opera. Ils entreprendront bien-tôt de prescrire à chacun l'objet de ses inclinations, & de decider la seule Couleur qui doit plaire à tout le monde, aux yeux, & aux cheveux des Personnes aimées.

Surpris de n'avoir trouvé dans l'Histoire aucune trace d'une Jurisdiction, que l'on me disoit si bien établie, je demandai *si elle étoit ancienne dans le Royaume?* On me repondit, *qu'elle y étoit moderne; que l'on en change les loix tous les sept ans; & que chaque Revolution bouleverse totalement les idées.* Je repliquai, *que selon toute apparence, il falloit au moins que ces loix émanassent du Parlement, pour se faire respecter pendant le temps de leur regne.* Point du tout, me répondit-on. *La jurisdiction est indépendante de l'autorité Parlementaire. La Cour elle-même n'y a point*

de pouvoir; & les plus puissans Ministres s'y doivent assujettir aveuglement, ni plus ni moins que les plus petits des sujets. Car enfin il n'y a point de grand Seigneur, qui ne veuille avoir du goût; & l'on ne peut en avoir, qu'en se soumettant à la Mode.

Ceci ne peut être, à mon avis, qu'une Extravagance Epidémique: & comme les Anglois, qui la contractent en *Italie*, en ont infecté tout leur País, je crains fort que je ne prenne la Contagion en *Angleterre*, & que je ne la porte en *Perse*, lors que j'y reviendrai.

De Londres





LET TRE XXXVI.

Selim à Mirza, à Ispahan.

IL y a ici une Dame, chez qui je vais très souvent. Je ne la connois pourtant presque point. Mais, on est chez elle comme en public, & l'on y voit la moitié la Ville. A la premiere visite que je lui rendis, je la felicitai du prodigieux nombre d'Amis qu'elle avoit, & lui dis, qu'elle *devoit avoir bien des charmes, pour s'attirer tant de gens de toutes les sortes, & pour plaire également à tout le monde.* Mais, je m'aperçus bien-tôt, que j'avois eû tort de lui faire honneur de cette foule. Tous ces gens-là ne lui rendoient visite, que

pour la même raison qui l'engageoit elle-même à les recevoir. C'est qu'elle & eux n'avoient autre chose à faire.

La dernière fois que j'y fus, j'y rencontraï un Homme, que je connoissois très bien de Visage, mais dont le caractère m'étoit encore inconnu. En le montrant du doigt à une Dame, près de la quelle j'étois assis. *Je voudrois bien savoir, lui dis-je, quel est le mérite de ce Monsieur-là; car, je vois que tout le monde s'empresse à lui faire des honnetetez. Cependant, à ce qu'il me semble, il ne fait rien, il ne dit rien, il ne pense à rien, il n'est rien. Comment se fait-il, qu'on le voye toujours dans les meilleures Compagnies? Je vous expliquerai en un mot ce Mystere, me repondit-elle. C'est un Bon-Cœur. Je suis charmé de l'apprendre,* repliquai je; *un de mes Amis se trouve dans une situation fort chagrinan-*

gripante. Cet Homme-ci pourroit bien le servir. Ob! Non, reprit la Dame: il est trop indolent, pour se donner la peine de rendre service à personne. Si cela est, Madame, lui dis-je, à quoi sert la bonté de son Cœur, ou comment fait-on qu'il en a?

Pendant que nous nous entretenions de la sorte, cette Dame & Moi, le reste de la Compagnie se mit à medire du Tiers & du Quart. Il n'y eut presque point d'absens épargnés, pour peu, sur-tout, qu'ils eussent de merite. Notre Homme ecoutoit tout cela sans rien dire; & la bonté de son Cœur ne souffroit point de ce que la Réputation de ses meilleurs Amis étoit déchirée.

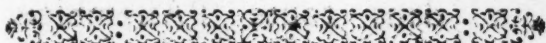
Dans un moment de silence, il prit la parole pour nous annoncer la Mort d'un Seigneur, qui l'avoit honoré de sa protection, & de sa bien-veillance.

ce. Il dit froidement, qu'il étoit touché de cette perte ; & ma Voisine m'apprit à l'Oreille, que, malgré les obligations, qu'il avoit au Defunt, il faisoit actuellement la Cour au plus grand de ses Ennemis, rampant devant l'un, comme il avoit rampé devant l'autre.

Au même instant, entra un Colonel, qui, voyant nôtre Homme, courut l'embrasser, & lui dit, *Il faut, mon cher, que tu t'enyvres ce soir avec moi. Vous, savez,* repondit-il benignement, *que ma santé a été un peu derangée, & que je ne saurois boire sans m'incommoder. N'importe,* repliqua l'Officier, *il faut de toute nécessité que vous beuviez ; car, je ne puis compter, ce soir, que sur vous.* L'Homme ne put résister à une sollicitation si pressante. Il accepta la Partie ; & toute l'Assemblée convint, que la bonté de son Cœur pour-
roit

LETTRES PERSANES. 223
roit bien le tuer à quelque
heure.

De Londres le



LETTRE XXXVII.

Selim à Mirza, à Ispahan.

J'AI fait, la nuit précédente, un Songe si extraordinaire, & d'une impression si profonde, que tu dois me permettre de t'en donner le recit.

J'ai cru être transporté, tout à coup, dans la Palais d'*Ispahan*. Notre puissant Maître étoit assis sur son Trône. Mes yeux pouvoient à peine en soutenir l'éclat. Ses *Emirs*, & ses Grands Officiers, étoient à ses pieds, prosternés contre Terre, dans un état d'adoration, &

dans l'attente de ce que sa Bouche ordonneroit de leur Sort. Une multitude de Gardes, prêts à executer ses commandemens, l'environnoit, & jettoit la terreur dans toute l'Assemblée. A la vûë d'un Spectacle si brillant & si majestueux, j'ai dit en moi-même, *Un Roi d'Angleterre peut-il se mettre en comparaison avec un Monarque Persan ? Un Prince, dont les loix bornent l'autorité, peut-il se croire égal à celui dont la Volonté seule limite le Pouvoir ?*

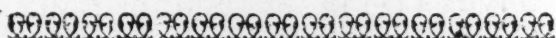
A peine avois-je fait cette Reflexion, que, tournant, une seconde fois, les yeux vers le Throne, au lieu du *Sophi*, j'y ai vû un Eunuque, qui me paroïssoit dominer plus despotiquement encore que ce Souverain. Bientôt après, cet Eunuque est devenu une Femme, qui portoit la Tiare & l'Epée. A cette Femme en a succédé une seconde,
&

& puis une troisieme. Cette derniere n'etoit pas encore tout-à-fait en possession du Siege, que le Capitaine des Gardes l'en a fait descendre, & s'y est placé lui-même. Au même instant, j'ai vû le *Sophi*, étendu à terre, étranglé, avec son Vizir & deux ou trois de ses Sultanes. Saisi d'horreur, je suis sorti du Palais, & j'ai trouvé la Ville abandonnée aux Soldats, qui pilloient toutes les Maisons, & qui coupoient la gorge à tous les Habitans. Ne m'y voyant point en sûreté, j'ai gagné la Campagne, & cette Campagne, inculte & deserte, ne m'a présenté que Misere, & que Désolation.

J'ai fait alors une Reflexion bien opposée à la précédente. *O que l'Angleterre, ai-je dit, est heureuse au prix de la Perse ; & que ses Rois sont grands en comparaison de nos Sophis ! Leur Thro-*

ne , fondé sur la Justice , ne sauroit être renversé. N'ayant pour Gardes qu'un Peuple qui les aime , ils n'ont rien à craindre de la Soldatesque. Peut-on manquer de respect pour des Princes , qui ne regnent que pour rendre leurs Sujets , riches , heureux , & tranquilles !

A Londres le



LETTRE XXXVIII.

Selim à Mirza , à Ispahan.

JE me suis entretenu , aujourd'hui , avec un *Anglois* , qui se pique de passer pour grand Philosophe. Toute sa Philosophie consiste à raffiner si bien sur les Plaisirs de la Vie , qu'il ne lui en reste plus. A force de profondes spéculations , il est venu à bout de se dégoûter totale-

talement de lui-même, & de ne se sentir que la plus parfaite indifférence pour tout le reste du Monde. Vous en jugerez par ce qu'il m'en disoit l'autre jour. *Je suis tout-à-fait las de la Vie, me dit-il: j'ai fait l'épreuve de tout ce qui s'y appelle Plaisir. Il n'y en a point, dont je ne sois absolument dégoûté. Je n'ai de gout, ni pour les Femmes, ni pour le Vin, ni pour le Theatre. Je sai, par expérience, qu'il faut avoir perdu l'esprit, pour chercher tout cela. Quant aux Affaires, la recherche n'en paroît encore plus ridicule. Le bruit de la Ville me rompt la Tête, & l'indolence de la Campagne me donne des Vapeurs. Je pourrois bien vous accompagner en PERSE, quand vous y retournerez. Le changement de Scene me ragoutera peut-être. Au pis aller, une prise d'Opium en fera l'affaire, & j'irai voir ce qu'on fait dans l'autre Monde.*

Voilà une espèce de Sageſſe, qui nous étoit inconnuë, à vous & à moi. J'espere même, que nous ne la connoitrons jamais de pratique; &, qu'au contraire, mettant à profit cette grande diversité de douceurs, qui se présentent par-tout à nous dans la Nature, nous tâcherons d'en faire sentir tout le prix aux autres, en les possédant avec cette innocence, qui en fait seule tous les agrémens, & toute la joye.

A Londres le





LETTRE XXXIX.

Selim à Mirza, à Ispahan.

J'AI fait connoissance avec un autre Philosophe, mais d'une espèce bien différente de celui dont je te parlai dans ma dernière.

Celui-ci est en possession d'une grande Fortune. Ses Amis n'y participent pas moins que lui-même. Ses Enfans l'aiment par reconnoissance, autant, & peut-être plus, que par devoir. Ses Domestiques l'honnorent comme un Pere, & croiroient pécher contre la Nature, s'ils lui desobéissoient. Ses Fermiers ne se desesperent, ni de trop de pluye, ni de trop de secheresse, parce que la bonté de leur Seigneur remédie à l'irregularité

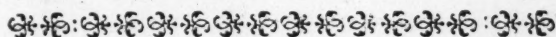
des Saisons. Toute la Campagne est riante autour du lieu de sa demeure ; & vous n'y sauriez faire un Pas , qui ne soit marqué de quelque Bienfait de sa part.

Un jour que j'étois avec lui , *N'est-ce pas une chose bien surprenante*, me dit il , *que certaines gens, qui ont la délicatesse de ne pouvoir souffrir dans leur Maison un Tableau désagréable à la vue, forcent tous les Visages , qui les approchent , à prendre un air triste & chagrin ? Y a-t-il d'objet plus satisfaisant pour les yeux , qu'un Homme qui se rejouit de nous voir ; & y en a-t-il de plus satisfaisant pour l'oreille , que des remerciemens qu'on a mérités ?*

Ce sont-là les Notions , qu'il se fait du Bonheur de la Vie. On voit , à peu près , par lui-même. qu'elles ne manquent pas tout à fait de justesse. Car , il n'est jamais de mauvaise humeur ; & il n'est

LETTRES PERSANES. 231
n'est pas possible d'y être dans
sa Compagnie.

A Londres le



LETTRE XL.

Selim à Mirza , à Ispahan.

UN Ami m'introduisit , hier
au soir , chez une Dame ,
dont la Maison est le Rendez-
vous de tout ce qu'il y a de Per-
sonnes bien faites. Elle me re-
çut avec toute la Politesse , que
je pouvois attendre d'une Fem-
me sensée. Je fus à ses yeux un
Etranger, qui venoit pour la voir;
& non un Monstre , qui venoit
pour en être vû. Aussi fut-elle
uniquement attentive à se faire
au gout d'un *Persan*, & ne cher-
cha point du tout à en divertir
sa Compagnie.

La

La Conversation roula sur plusieurs sujets differens. La Dame y tint sa partie, mais sans prendre le ton de decifion & d'empire. Elle eut occafion de parler diverfes Langues vivantes; & de citer l'Hiftoire Ancienne & Moderne. Avec tout ce favoir, elle ne s'en faifoit point accroire, & rien ne fe pouvoit plus modefte.

Le refte de la Compagnie étoit auffi de Perfonnes choifies, ce qui la rendit très animée, & très agréable. Il y eut, entre autres, un Gentilhomme, qui s'y fit diftinguer. Il avoit infiniment de l'Efprit, accompagné de tant de douceur & de delicateffe, que tout le monde en reconnoiffoit avec plaifir la fuperiorité, parce qu'il étoit le feul qui la parût ignorer. Il ne dit rien effectivement, qui ne fût du Bel-Efprit, mais de ce Bel-Efprit, qui vient du Bon-Sens, & dont un *Persan*

San faisoit la finesse avec autant de facilité qu'un *Anglois*; bien différent de tant d'autres, qui n'ont de l'Esprit que chez eux, & même que chez un petit nombre d'Amis. Celui-ci nous entretenoit, près de deux heures, de diverses choses. Tout ce qu'il pensoit étoit de la dernière justesse; tout ce qu'il disoit étoit de la vivacité la plus enjouée: cela me parut comme à tout le monde.

Aussi ne se fut-il pas plutôt retiré, que nous nous mîmes tous à faire son Eloge. Dans ce moment, entra cet Homme de si bon Cœur, dont je vous ai parlé dans quelqu'une de mes dernières Lettres. Sa Complaisance universelle le fit donner dans le goût de la Compagnie. Il loua, comme nous, l'Esprit de celui qui venoit de sortir. Cependant, ses louanges finirent par un coup de dent très intelligible, quoi qu'assez indirect. *Il est facheux,*
dit-

dit-il, *que les Gens de son Caractère soient à craindre. Ils ont tous du penchant à la Satire; & ce n'est guère qu'aux dépens de leur Cœur, qu'ils ont de l'Esprit.*

Ce Trait injuste & malin, contre un Homme pour lequel j'avois conçu beaucoup d'estime, me piqua vivement contre celui qui venoit de parler. Je lui demandai, *S'il croyoit donc, que l'on ne pût accorder la bonté du Cœur avec la beauté de l'Esprit? D'ailleurs, ajoutai-je, où est ici le Caractère malin? Le Bel-Esprit, qui vient de sortir, a-t-il attaqué quelque Homme qui ait véritablement du Merite? A-t-il déchiré la réputation de quelques Dames solidement vertueuses? Je ne nierai pas qu'il n'ait saisi tout le ridicule des Gens qui le sont. Mais, n'est-il pas en droit de le faire; & les Gens d'Esprit ne sont-ils pas à cet égard dans la Vie privée ce que sont les Magistrats dans la Police? Ils font,*
par

par la Raillerie, ce que font les autres par le Glaive qu'ils portent.

Le Censeur n'osa repliquer. Il n'auroit pû le faire sans trahir les Secrets de son Cœur. On auroit trop vû l'Envie dont il étoit animé. Il changea donc de discours : & , pendant le peu de tems qu'il resta dans la Compagnie , il garda ensuite un profond silence ; & ne donna signe de vie, qu'en riant lorsque d'autres rioient, & qu'en applaudissant, de la tête, à tous ceux qui parloient.

Dès qu'il fut sorti, je dis à mon Ami, que je n'aurois pas été surpris de voir cet Original dans une Compagnie mêlée, parce que c'étoit assez pour l'y souffrir, qu'il ne s'y rendit point incommode. Mais, que je ne pouvois comprendre, qu'il fût reçu , parmi des Personnes choisies, sur l'idée générale d'un *Bon-Cœur*, dont il ne paroïssoit
au-

aucune trace dans sa Conduite.
 Je veux pourtant, *ajoutai-je*,
 qu'il soit ce qu'on dit. „ Ce
 „ Caractere est il donc si rare,
 „ que l'on doive en faire toute
 „ cette estime? Je veux en-
 „ core, qu'il suffise du Caractere
 „ opposé pour n'être souffert
 „ nulle part. Mais, on ne me
 „ persuadera jamais, que cette
 „ bonne qualité, seule, &
 „ destituée de toutes les autres,
 „ doive suffire pour être bien
 „ venu dans toutes les Compa-
 „ gnies.

„ Si vous me promettez
 „ le secret, me repondit-il, je
 „ vous developperai ce Myste-
 „ re; car, si vous me trahissiez,
 „ je passerois moi-même pour un
 „ très mauvais Cœur. Vous
 „ saurez donc, que nous avons,
 „ dans cette Ville, dix mille
 „ Compagnons, semblables à
 „ cetui-ci, qui, sans avoir un
 „ grain de Bon-Sens, ni de
 Merite

„ Merite , se mettent en vo-
 „ gue, par le soin qu'il ont de
 „ se faire valoir les uns les au-
 „ tres. Ils sont en si grand
 „ nombre, que leur quantité seu-
 „ le les rend redoutables; & ce-
 „ la d'autant plus, qu'ils ont
 „ pour eux le Beau-Sexe. Ils
 „ ont l'adresse de se faire intro-
 „ duire par quelque Homme de
 „ poids, auquel ils paroissent
 „ être attachés. Ils entrent
 „ donc dans les Maisons com-
 „ me les Chiens qui suivent
 „ leurs Maitres. Ces Animaux
 „ n'ont garde d'abboyer ou de
 „ mordre. Au contraire, ils se
 „ couchent à terre, & flattent
 „ tout le monde. On n'a d'a-
 „ bord, ni l'impolitesse, ni le cou-
 „ rage, de les chasser. Bien-tôt
 „ ils s'en font un droit, & l'on
 „ est dans l'obligation de les
 „ souffrir. Leur Caractere in-
 „ sipide y contribue. Ils n'-
 „ ont à eux, ni goût, ni volonté.
 D'ail-

„ D'ailleurs, ils sont tous assez
 „ fins, pour sentir, qu'en se
 „ montrant un peu trop, ils de-
 „ viendroient le jouët de la
 „ Compagnie, & qu'il ne leur
 „ appartient pas de hazarder
 „ certaines choses dont il n'y
 „ a que des Gens d'Esprit qui
 „ se puissent tirer. Ils savent
 „ aussi très bien, que tout le
 „ monde les epie, & qu'il ne
 „ faudroit qu'une imprudence
 „ pour les perdre, par ce qu'ils
 „ n'ont aucune bonne qualité
 „ qui puisse compenser leurs de-
 „ fauts. Voilà ce qui leur don-
 „ ne tant d'avantage. Ils ont
 „ pour eux le grand nombre:
 „ & la Mode, dont le pouvoir
 „ fut toujours tyrannique, en-
 „ trainant les personnes les plus
 „ sensées, elles prodiguent le
 „ beau Titre de *Bons-Cœurs* à
 „ des gens qui en sont très in-
 „ dignes; de peur de passer
 „ elles-mêmes, avec aussi peu
 de

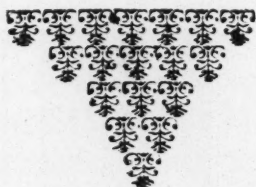
„ de justice, pour de très *mau-*
 „ *vais Cœurs.*

„ Mais, *repondis-je*, n'y en
 „ auroit-il point quelque autre
 „ raison? Si on les tolere, si
 „ on les vante même, ne pour-
 „ roit-on point dire que la Vani-
 „ té, & l'Amour-propre, aident
 „ le plus à leur bonne fortune?
 „ Nous voyons avec plaisir des
 „ gens, qui n'oseroient nous con-
 „ tredire, qui ne manqueront
 „ point de nous applaudir, qui
 „ se reconnoissent un Esprit
 „ subalterne. Les Personnes,
 „ qui ont le plus de merite, sont
 „ susceptibles de cette foiblesse;
 „ & c'est ce qui fait bien sou-
 „ vent, qu'elles recherchent, le
 „ plus, le commerce de ceux
 „ qui leur ressemblent le moins.
 „ Cela pourroit bien être,
 „ *repliqua mon Ami.* Au moins
 „ est-il fort certain, que la Va-
 „ nité des Gens d'Esprit est la
 „ Consolation des Sots, & fait
 „ une

240 LETTRES PERSANES.

„ une espece de compensation
„ entre les uns & les autres.
„ C'est ainsi que les soucis, qui
„ sont attachés aux Postes les
„ plus eminens, servent, dans
„ les vuës de la Providence, à
„ mettre quelque égalité entre
„ les Hommes.

De Londres, le....



LET-